Intelligence non artificielle

Hervé Thro

A la seconde où j'ai ouvert les yeux, j'ai su dès cet instant que ce monde allait être extraordinaire.
On m'a diagnostiqué un coefficient intellectuel avoisinant les 150, ce qui, en somme, ne signifie rien du tout. La vraie intelligence s'évalue au gré des situations que l'on rencontre. Bref, l'intelligence est l'art de savoir s'adapter – en adaptant parfois les autres ou les éléments qui nous entourent.
Cependant si je vous affirmais que je me souviens du moindre détail de ma naissance, je vous mentirais. Combien d'exemples ai-je rencontré de soi-disant surdoués prétendant pouvoir sonder leur mémoire jusqu'à l'instant même de leur venue au monde. Et pourquoi pas des souvenirs intra-utérins pendant qu'on y est !
Mon premier souvenir, c'est une balançoire que pousse mon père et ses conseils quant à la position de mes jambes.
« Tu dois les replier lorsque tu redescends et les allonger au maximum lors de ton élan ».
Cela me semblait logique.
Une logique qui m'a toujours tiré d'affaire.
Au CE1 nous avons dû apprendre les tables de multiplication. Les fameux six fois huit cinquante six. Très vite, je soupçonnai la maîtresse de nous rabâcher toujours les mêmes choses. Je ne comprenais pas qu'on puisse égrener sans arrêt les mêmes fadaises. Un matin, je n'y tins plus et je lançai à la classe entière :
« en fait, il n'y a que dix opérations à apprendre par coeur ».
Madame Lafeuille me regarda l'air perplexe. Elle n'était pas stupide, madame Lafeuille et elle avait déjà remarqué

que j'étais, léger euphémisme, différent des autres élèves. Par jeu, par bravade ou quelque autre prétexte connu d'elle seule, elle me laissa développer.
Je montai sur l'estrade devant le tableau noir. Pour dix minutes, je pris sa place. C'était grisant. J'avais vingt deux paires d'yeux braqués sur moi, l'air étonné de constater qu'un des leurs allait prendre la place de leur toute puissante maîtresse. Qu'avais-je bien pouvoir à leur dire ?
Ceci.
La table des zéros.
Madame Lafeuille me regarda, incrédule, perplexe, déboussolée. J'expliquai alors l'utilité du zéro selon sa place dans la composition des nombres. Crucial apport des arabes, tout le monde le sait, mais d'une simplicité affligeante quant au calcul. Le zéro est un chiffre absorbeur : le résultat sera toujours le même !
La table des un. Il suffit de savoir compter. Avec un brin d'humour, je suggérai que chacun dans cette salle devait savoir compter depuis l'âge de trois ans. Cela ne fit rire personne, même pas Magalie. Ma carrière dans le stand-up était fortement compromise.
J'enchaînai paradoxalement sur la tables des dix, remisée à la fin de cet alphabet chiffré en expliquant que si l'on connaissait la table des un et la pratique du zéro, cela devenait un jeu d'enfant de six ans.
La table des deux. Ca revenait à compter à cloche-pied. Passons.
La table des trois. Là, ça demandait un petit effort. Je faisais cependant remarquer à mes camarades que trois fois un était la même chose qu'une fois trois et que trois fois deux équivalait à deux fois trois. Il suffisait donc de n'apprendre

que 3x3, 3x4 jusqu'à 3x9. Sept opérations. Un gros travail, j'admettai.
Au passage, j'expliquais ce que j'avais moi-même découvert en rêvassant tandis que madame Lafeuille s'échinait à répéter bêtement des litanies de chiffres et nombres : pour savoir si n'importe quel nombre était le multiple de trois, il suffisait d'additionner les chiffres le composant : si on tombait sur un résultat de trois, six ou neuf, c'était gagné.
Le public adore qu'on le fasse participer. J'avais aussi remarqué ça. La classe toute entière se prit au jeu. Mes espoirs de stand-up reprenaient vigueur. Je calmai l'assemblée en annonçant la table des quatre.
Rien de plus simple si l'on connaissait la table des deux en appliquant cette règle de saute-mouton, sauf que cette fois, il fallait prendre son élan : ce n'était plus une brebis, mais un cheval d'arçon à franchir. Pas de rire. Avaient-ils seulement compris ?
Pour les cinq, encore plus simple : leur terminaison alternait cinq et zéro. Quiconque maîtrisait la table des dix pouvait, en toute logique, en déduire la table des cinq. Vingt paires d'yeux me regardaient sans comprendre tandis que Lara et Sophie hochaient lentement de la tête : elles avaient saisi la subtilité de l'opération. J'insistai à peine. En moins de vingt secondes, toute la classe savait. Excepté Théo et Lucas, indécrottables cancres qui préféraient taper dans un ballon que faire fonctionner leur cerveau.
Pour les six, même principe que les quatre avec les deux, mais cette fois il fallait doubler la table des trois.
Les sept. Ah, le sept. Mon chiffre préféré. Là encore, il fallait bosser. Mais j'insistai que jusqu'à 7x6 tout était connu en fonction de cette réversibilité (certains tiquèrent à ce mot

barbare – j'expliquai le principe en quelques mots) déjà rencontrée. Restait 7x7, 7x8 et 7x9. Trois lignes qui s'apprennent entre le potage et le dessert.
Je faisais remarquer que, comme pour trois, les terminaisons changeaient à chaque fois, égrenant ainsi tous les chiffres : 7, 12, 21, 28, 35, 42, 49, 56, 63 et 70 – pour trois 3, 6, 9, 12, 15, 18, 21, 24, 27, 30. Vérifiez : il n'en manque pas un seul ! Je commençai à passionner l'assemblée, sous le regard jaloux de madame Lafeuille.
La table des huit mettait en abîme la table des deux, élevé au carré. Madame Lafeuille fronça les sourcils, un léger sourire ironique à ses lèvres. Elle se rendait compte que j'étais le paysan donnant de la confiture à ses cochons. Je repris, penaud : huit c'est le double de quatre qui est le double de deux. Un grand jeu de saute-mouton en somme. Toute la classe s'esclaffa. Ma future carrière d'humoriste reprenait du poil de la bête.
Pour neuf, même chose : trois fois trois. Du reste, je leur offrait comme récompense de leur assiduité un truc tout simple : il suffisait de décomposer la somme.
Ainsi neuf fois un ne changeait pas (le un est neutre, affirmai-je sans rire), neuf fois deux donnait dix-huit, soit 1+8, neuf fois trois vingt sept, soit 2+7 et ainsi de suite. Le total tombait toujours sur neuf. Porté par l'allégresse de mes condisciples, je dépassais les bornes. Neuf fois douze 108, 1+0+8 = 9. Neuf fois treize 117, 1+1+7 = toujours 9 !
J'allais parler du onze, assez fameux, puis du douze non moins marrant pour atteindre le fameux treize, évoquer les nombres premiers et les premiers écueils où la logique n'aidait en rien quand madame Lafeuille me stoppa avec un faux sourire en déclarant : « c'est très bien, Antoine, nous

allons en rester là, n'est-ce pas ? »

Le lendemain, mes parents étaient convoqués.
Ils ne me confièrent pas le sujet abordé, mais je les entendis, dans leur chambre, pouffer en répétant
« tu te rends compte, notre fils s'est permis de ridiculiser l'institutrice en l'humiliant devant sa classe entière, et tout ça par une simple table de multiplication ! »
Dès lors, je fus traité comme un pestiféré en classe. Mis au rencart, ostracisé. Le paria du CE2. Madame Lafeuille ne m'accordait plus la parole. Si elle était bien obligée de noter mes résultats à leur juste valeur, je compris qu'elle allait me pourrir la vie jusqu'à mon entrée espérée au collège. Je décidai alors de volontairement commettre des erreurs grossières dans mes devoirs. Cela sembla la rassurer. J'évoluais dans la moyenne de la classe, sans plus me faire remarquer.
Mais le cerveau est comme une voiture sportive : en ne l'utilisant pas à ses pleines capacités, il s'atrophie, se rouille, se dessèche et finit par ne plus émettre que des pensées remâchées, rabattues, sans aucun intérêt.
Pour mes six ans, on m'avait offert un gigantesque atlas du monde, agrémenté de photos de lieux sublimes qui donnaient envie de s'évader, de parcourir cette planète si riche mais surtout des cartes. Plein de cartes. Continents, pays avec leurs principales villes, leurs cours d'eau, leurs montagnes. Chaque jour, sans le moindre billet et sans passeport, je voyageais au bout du monde en apprenant. Je complétais mes connaissances en pillant régulièrement la bibliothèque municipale. Je devins un champion globbe-trotteur en chambre. Je connaissais sur le bout des doigts les

194 pays, leurs capitales, le nombre des habitants et leur projection jusqu'à 2050, leur monnaie et le cours de celle-ci, leurs principales denrées, importations et exportations, le taux d'analphabétisme, le nombre de prisonniers, leur richesse d'après trois organismes différents (le fameux produit national brut), et caetera.
A sept ans, je découvris les mathématiques, les vraies, pas cet algèbre ridiculement étriqué dont était éprise madame Lafeuille jusqu'à la maniaquerie, sorte de névrose. Je jonglais alors avec les concepts et les équations, tentant de résoudre des problèmes de plus en plus sérieux. C'était ma récréation.
J'appris les langues étrangères. Il n'y a qu'un seul moyen pour bien et vite apprendre : s'immerger. Comme je n'avais pas les moyens de partir au bout du monde, c'est le monde qui vint à moi.
Trois après midi par semaine, je me rendais à Montmartre. Là, avec l'insouciance de mes huit ans et les connaissances piochées dans mon Atlas qui trouvaient dès lors leur application, je nouais des conversations avec la population mondiale. Je sus très vite l'Allemand, le russe, le japonnais, l'italien, l'espagnol, les langues nordiques : suédois, finlandais. Je commençai même à percevoir les différents accents de chaque idiome, les inflexions des accents régionaux, leurs subtilités et même quelques gros mots.
Pour l'arabe et quelques dialectes africains, il me suffisait de changer de quartier : entre Pigale et Barbès je me perfectionnai, devenant la mascotte des vendeurs à la sauvette et des mamas qui me gavaient de loukoums, couscous ou de poulet Yassa.
En traversant la Seine, entre Tolbiac et Austerlitz, je prenais

des cours de mandarin, de wu et de cantonais. Paris était le monde en une demi-douzaine de quartiers. Je m'en amusais. Je n'avais nullement l'impression d'être un surdoué mais je voyais bien que les autres, adultes compris, ne réagissaient pas de la même façon face aux événements, spécialement quand ceux-ci sortaient de l'ordinaire. Dérangés dans leurs habitudes, ils semblaient perdus, comme ces poules que l'on sort momentanément de leur poulailler.

J'ouvrai grand les yeux, les oreilles, respirai de grandes bouffées de parfums que j'essayais d'analyser, comme je le faisais systématiquement devant un nouveau plat. Je tentais d'y retrouver des saveurs déjà connues, de comparer les éléments nouveaux avec ma propre base de données qui s'étendait de plus en plus. La cuisine est un fabuleux jeu de Lego : le jeu est de retrouver chaque molécule (la moindre brique élémentaire), imbriquée l'une dans l'autre et ayant subi une transformation chimique. A dix ans, j'étais un grand amateur de chimie, connaissant par cœur le tableau périodique des éléments. Pour ceux qu ne suivent pas, je ne vais pas tout expliquer. Allez chez Google.

La connaissance est comme un ballon de baudruche. L'intérieur est censé représenter ce que l'on a acquit et son enveloppe de caoutchouc le contact avec l'inconnu. Ainsi, plus on sait de choses, plus notre ballon de connaissances gonfle, plus son enveloppe devient importante. C'est en apprenant que l'on se rend compte que l'on ne sait rien, la superficie de l'enveloppe étant bien supérieure à son contenu.

J'avais une méthode pour appréhender les choses nouvelles. J'essayais de les visualiser. Plus le concept était abstrait, théorique, plus je le peignais dans ma tête, lui donnant des

contours et surtout, des couleurs. Ainsi la philosophie n'est qu'une vaste fresque bien colorée, aux contrastes forts.
Autre solution pour appréhender ce qui dépasse notre entendement : tenter de réduire la chose, l'idée la plus complexe en plusieurs fragments plus simples. Comme la matière, composée d'atomes simples ou notre propre corps, multitude de cellules fonctionnant sur le même modèle. Si l'on parvient à déterminer le plus petit dénominateur commun, la notion la plus impénétrable peut se réduire à un simple assemblage d'éléments simples. Quiconque a joué une fois avec des briques Lego me comprendra facilement.
Ecrire ou parler, n'est rien autre chose. Les briques sont les mots.

Je savais que j'étais différent, mais je n'en tirais aucune supériorité – c'eut été une marque de bêtise. J'étais unique, tout comme chacun peut l'être. Du reste, je ne brillais pas partout. J'avais compris qu'il ne fallait pas, en présence d'autrui, se montrer trop à son avantage, qu'il fallait garder une partie secrète de ma personnalité. Pour éviter les jalousies mal placées, les orgueils bafoués et les fiertés outragées.
Cependant, même si je donnais le meilleur de moi-même, je ne pouvais courir plus vite que le grand Mathieu – quasiment imbattable sur un tour de piste. Son mètre soixante à dix ans lui conférait un avantage physiologique. Concernant la force pure, j'étais relégué dans le bas du peloton. Mes muscles ne poussaient pas aussi vite que mes cellules grises ne se divisaient. J'avais moins de difficulté avec l'adresse au tir à l'arc, le geste précis du lanceur de pétanque ou la coordination des mouvements en natation.

En résumé, je n'étais pas très physique, au sens de la performance du moins. Cela ne me gênait nullement. D'une part, dans notre monde est devenu si sophistiqué, rendu tellement confortable par les machines et les robots qui se subtilisent aisément à la pure force musculaire. Et d'autre part, il m'était plus facile d'agir sur la précision de mes gestes que sur leur force ou leur puissance. En me concentrant un rien, je parvenais à calibrer mon tir à la pétanque, à ajuster ma visée au tir à l'arc et coordonner mes bras et jambes à la piscine.
Contrairement à une idée répandue que les intellectuels délaissent les activités corporelles, j'étais le contre exemple parfait du petit garçon à l'aise avec les lettres et les chiffres mais aussi habile avec son corps.
Plus que la recherche de la performance, je me passionnais pour le geste parfait.
Je venais de découvrir la calligraphie, cet art qui allie le dessin et l'écriture. J'avais également compris que, pour briller en arts picturaux, il fallait d'abord posséder une certaine vision des choses. Précise, mais surtout, différente. Tout est une question de point de vue. Rien ne m'ennuie davantage que ces photos prises toujours sous le même angle. Groupes ou paysages, il semble que quelqu'un a décidé une fois pour toutes que c'était le seul angle possible. Changer d'angle change ce que l'on voit. Une montagne n'est jamais la même selon que l'on l'observe depuis les quatre points cardinaux (et je ne parle pas de la troisième dimension). Avec les gens, c'est exactement pareil. Ne surtout pas se contenter d'une seule (et première) approche. Chaque individu possède plusieurs couches, cela s'appelle la personnalité.

Comme je voyais le monde comme personne, je parvenais à le représenter comme nul autre. Mon prof de dessin jubilait. J'avais saisi que cette matière, comme toutes les autres spécialisations artistiques, était reléguée à un intérêt désuet : tout le monde s'en foutait royalement. Je pouvais alors m'y exprimer complètement sans susciter la moindre jalousie. D'autant que notre professeur avait décrété qu'il était rétif à la moindre évaluation notée. Pas de notes en cours de dessin, de peinture, d'arts plastiques. Juste des appréciations qui étaient privées et n'apparaissaient donc uniquement que sur le bulletin trimestriel, confidentiel.
Les arts me passionnaient à la hauteur des mathématiques et des disciplines scientifiques. Finalement, si l'on réfléchit deux secondes, la musique n'est que l'illustration sonore des mathématiques – là encore, de simples briques (les notes) s'agencent pour former une mélodie et, parfois, une symphonie éternelle. La peinture est l'incarnation illustrée de la chimie. Quant à la sculpture, elle représente la physique tandis que l'architecture allie les maths et la physique. La poésie, avec ses rimes, se rattache aux mathématiques dont elle n'est que sa partie émergée, la plus délicate, la plus subtile.

J'avais maintenant dix ans. Mon entrée au collège m'avait grisé : au moins, je voyais de nouvelles têtes, tant parmi mes camarades que parmi les professeurs. Je changeais régulièrement de salle, j'accédais enfin à une certaine liberté de mouvement. Et puis, il y avait Nathalie.
Nathalie était la perfection faite femme. Enfin, fille. Bon fillette.
Nathalie était un ange, une apparition.

Nathalie ne marchait pas, elle lévitait.
Elle ne parlait pas, elle chantait une douce mélodie.
Nathalie ne mangeait pas, elle picorait par petites bouchées les aliments qui avaient l'honneur de rencontrer ses lèvres, puis se fondre dans sa bouche. Souvent je m'imaginais en belle gariguette rouge et délicatement sucrée. Les dents de la belle tranchait ma tête avec délicatesse. J'étais broyé sous sa langue et je fondais, rencontrant son palais. Mes premiers émois érotiques passèrent par la bouche et les lèvres de Nathalie.
Cette sensualité était assez vite démentie par son allure de fillette. Alors que, déjà, certaines de ses copines développaient des rondeurs qui me laissaient de glace, dégoûtant même le petit garçon si éloigné de ces échanges de fluides qui tourneboulaient mes camarades, Nathalie restait aussi plate qu'un garçon.
La comparaison s'arrêtait heureusement là. Tout n'était que délicatesse en elle. Ses bras étaient d'une finesse de princesse, à peine hâlés par le soleil de Juillet. Ses épaules aux clavicules si légères qu'elle ressemblait à un moineau tout juste sorti de son nid. Elle portait essentiellement la tenue uniforme : chemise, jean, baskets, mais j'avais pu découvrir un jour de piscine, ses jambes fuselées, ses mollets allongés, ses chevilles si douces, d'une rondeur parfaite et ses genoux bien dessinés, comme deux poignées de porte en porcelaine. Bien sûr, j'aurais donné n'importe quoi pour avoir la chance unique de laisser reposer ma tête sur ses cuisses de mésange, mais j'avais été hypnotisé par ses pieds, véritables œuvres d'art. Ces appendices délicats lui donnaient cette impression de voler, d'effleurer le sol sans y marquer leur empreinte, comme un fantôme, comme

un ange. Une apparition.
Nathalie était mon jardin secret. Et l'unique écueil dans mes réussites.
Je survolais toutes les matières proposées au collège. Je m'amusais des maths, n'y voyant qu'un jeu gigantesque et infini avec les nombres et les chiffres. Je me riais des langues étrangères, les connaissant déjà sur le bout de leur idiomes et souvent mieux que le prof lui-même, du moins mon accent était débarrassé de ce parisianisme qui fait repérer un franchouillard à dix miles à la ronde dans la perfide Albion.
Je me passionnais pour la physique, ses lois incontournables et ses extravagances. Déjà, il me fallait un autre univers, sans jeu de mots : l'astrophysique. Histoire de démontrer que nos lois s'y appliquaient dans certaines conditions, moins dans d'autres. Il y avait, là, une limite à la logique pure.
Je voulais voir plus grand, plus loin. J'étais imbattable sur la géographie et son pendant temporel, l'histoire. Savoir où je me trouvais et d'où je venais me motivait à l'extrême. Je désirais voyager sur cette Terre, tellement fabuleuse et, si c'eut été possible, remonter le temps en touriste séculaire.
J'appliquais mon schéma réducteur aux atomes qui composaient chaque nouvelle découverte. Un appareil, une machine ne résistaient pas longtemps à ma perspicacité. En un rien de temps, je déduisais leur fonctionnement et, par là, parvenait à les réparer au grand bonheur des voisins qui m'appelaient dès que leur tondeuse à gazon hocquetait, que leur grille-pain était en berne, que leur vélo roulait de travers. Je parvenais même à localiser certaines pannes automobiles, mais c'est plongé dans les programmes

informatiques que je me réalisais pleinement. Ma théorie réductive n'était rien d'autre que les suites de zéros et de uns du principe informatique. J'étais comme un poisson dans l'eau en cet univers si basique puisqu'il se réduisait à une suite et une combinaison de deux pauvres chiffres.
Je développais même des compétences psychologiques. J'adorais observer les passants inconnus. C'était autrement plus passionnant que le programme télé le plus élaboré. Bien plus distrayant. Chaque vie était unique. Chaque personne se déplaçait différemment. Pas une dont le pas était identique à son voisin. C'était encore plus flagrant quand j'observais les joggeurs autour du lac. Je m'amusais à les classer dans diverses catégories.
Il y avait ceux qui trottinaient, l'immense majorité en fait. Déjà, il fallait distinguer les petits pas raclant presque le sol de ceux qui levaient davantage leurs jambes. Ensuite la position du corps. Penché en avant comme pour défier les alizés, ou droits comme des piquets, se parant d'une certaine aristocratie britannique dans la course dominicale. Certains s'incurvaient à gauche ou à droite, risquant à tout moment de tomber en vertu des lois de gravité. Il y avait les distraits qui regardaient à gauche ou à droite, parfois relevaient la tête pour vérifier que le ciel n'était pas en train de s'effondrer, certainement, tandis que d'autres avaient le regard fixé sur une lointaine, trop lointaine, ligne d'arrivée. Imperturbables, ils avançaient, pas plus vite que les autres, mais plus motivés, impassibles. Le monde aurait pu s'écrouler qu'ils auraient continué leur footing jusqu'au bout.
La position des bras est cruciale dans la course à pied. En réalité, ils font la moitié du travail. Il y avait ceux qui

pendaient le long du corps, immobiles ou bien agités de petits soubresauts comme lorsqu'on s'égoutte les mains après les avoir lavées pour ne pas trop imbiber la serviette. J'adorais par dessus tout les chorégraphies inventées par quelques-uns : leurs bras semblaient danser dans l'espace sans qu'ils ne se rendent compte de la dépense d'énergie que cela demandait. On aurait pu croire que ce grand moustachu voulait attraper tous les insectes qu'il rencontrait, que cette jeune femme en collant fluo exécutait une brasse aérienne, nageant dans l'air, que cet athlète à l'allure de rugbyman voulait boxer un invisible adversaire. Parfois les têtes remuaient de gauche droite, accompagnant le mouvement. Tout le corps était en alerte. Cette chorégraphie de gestes inutiles me ravissait au plus haut point. Une danse du superflu. J'aurais aimé posséder une caméra pour immortaliser ces moments de grâce ou parfaitement ridicules. Au choix.

Bien sûr, il y avait aussi les champions. Je n'avais pas trop le loisir de les observer très longtemps. Ils étaient des flèches lancées à toute allure, fendant l'air, bousculant les molécules d'oxygène sur leur passage, créant un courant d'air, un tirant dans leur sillage comme le plus rapide des hors-bords trace un profond sillon à son gouvernail. Ici, tous les gestes étaient savamment exécutés, sans perte d'énergie supplémentaire. Réglé au millimètre. Les meilleurs ne faisaient fonctionner que leurs jambes dans un ballet de pistons idéalement huilés. Le pied tombait pile à plat sur le sol, droit dans l'axe. Quand ils prenaient un virage, le haut du corps accompagnait leur progression, abaissant leur centre de gravité. Leur foulée était régulière, excepté dans les petites montées où leurs genoux

semblaient amortir la déclivité tandis que, lors des descentes, leurs jambes s'allongeaient comme en récupération de l'effort.
Leurs bras, bien collés au torse, accompagnaient le mouvement au rythme imposé. Tout était parfait, jusqu'au souffle, à peine éructé. De vraies machines. Leur regard vous ignorait superbement, ils semblaient regarder en eux-mêmes. Leur esprit n'était plus qu'un imposant chronomètre qui égrenait les secondes, parfois les dixièmes, à la recherche de la performance ultime. Ils finissaient par m'ennuyer et je ne trouvais mon salut que dans le déhanchement de cette mamie aux cheveux coupés courts, qui pianotait de ses mollets de passereau, ses bras relevés, mains croisées sur sa nuque (problème de cervicales?), parfaitement illogique et improductive, mais la seule, ce matin là, à se fendre d'un large sourire à mon passage. Je la saluais en retour en une belle révérence, ce qui augmenta encore son hilarité.

Je savais désormais ce que je voulais faire plus tard. « Quand je serai grand... », selon la formule consacrée. Faire rire les autres. Quelle jubilation d'avoir ce pouvoir incommensurable : déclencher la bonne humeur et, au passage, réduire les risques de maladies cardio-vasculaires ; le rire étant un médicament naturel des plus puissants.
Ainsi, clown arrivait en tête de ma liste des métiers les plus prestigieux, talonné par d'autres professions directement liées au bien-être des gens : pompier, infirmier/docteur/kinésithérapeute, enseignant, paysan. Venaient ensuite des activités trop souvent méprisées, comme celle d'éboueur, sans qui nous croulerions sous nos

propres déchets.
Mais parlons de Nathalie et de mes vains efforts pour la séduire. En fait, je n'ai rien tenté du tout. Face à elle, j'élevais la procrastination à son plus haut niveau. Un des problèmes liés à une certaine facilité de compréhension, de déduction, de synthèse est que l'on retarde le moment de l'action, trop occupés à émettre toutes les hypothèses possibles. A trop réfléchir, spéculer, approfondir, analyser les choses, une certaine timidité s'invite inexorablement, liée au doute. Parmi tous les possibles, quel sera celui qui aura le plus de chances d'aboutir ? Mon algorithme personnel ne me soufflait aucune réponse satisfaisante ou valable. De plus, Nathalie possédait un magnétisme particulier qui me pétrifiait. Jusque là, je n'avais pas eu de problèmes de communication avec mes semblables, provocant même des discussions inopinées avec de parfaits inconnus, étrangers de surcroît lors de mes apprentissages linguistiques. Je ne souffrais d'aucun autisme : ni tics, ni replis sur moi-même, pas cet engourdissement face à l'inconnu, cette indécision dans les rapports humains qu'ont parfois les enfants et certains adultes.
Nathalie, c'était autre chose. Je savais bien que, quelque part, je l'idéalisais. Finalement, elle n'était ni plus ni moins qu'un agencement de cellules, elles-mêmes composées des mêmes atomes dans les mêmes proportions que n'importe qui d'autre. Cette alchimie ne présentait pas la moindre supériorité biologique.
Mais il y a des raisons que la raison ignore. J'étais sous le charme, totalement dépossédé de mes capacités lorsqu'elle apparaissait. Je me rendais bien compte pourtant que le sentiment amoureux est un frein puissant à notre si haute

envie de liberté. Qu'il ne fallait pas se laisser dicter sa loi par nos sens. Que notre cerveau devait avoir le dernier mot, toujours, face au cœur ou à la dictature de nos sensations. Mais c'était ainsi.
J'attendais le moment idéal. Je préparais des phrases imparables. J'ajustais ma stratégie. J'allais frapper un grand coup. Juste après les vacances de pâques, j'allais porter l'estocade. Elle ne pourrait pas me résister. Et nous traverserions une existence rêvée, ensemble, main dans la main, le regard fixé vers l'horizon qui aller nous apporter un bonheur grandiose.
Le lundi matin de la rentrée, une mi-avril encore fraîche – brumes et nuages menaçants -, j'avais soigné mon apparence et répété mon discours. J'étais prêt.
Elle n'était pas dans la cour... peut-être en retard pour une raison ou une autre.
Elle n'était pas dans la classe de Monsieur Legendre, notre prof d'histoire en seconde heure... peut-être était-elle souffrante, malade au fond de son lit ?
C'était inespéré. J'avais, là, le prétexte parfait pour débarquer chez elle, m'enquérant de sa santé, comme un simple camarade qui se serait inquiété de son absence. Cela lui démontrerait que je tenais à elle, sans forcément sous-entendre une inclinaison trop appuyée. De simples rapports de bon voisinage. Qui seraient le terreau de plus étroites connivences à venir.
Savoir que nous déclenchons de tendres sentiments dans le cœur d'un autre peut nous plaire, à condition que cela reste naturel, que ça ne donne pas l'impression du chasseur traquant sa proie.
J'appuyai sur le bouton de la sonnette de la porte d'entrée de

l'appartement avec un léger pincement au cœur. Ca y est : j'étais devant mes responsabilités. Plus moyen de reculer, ni d'excuses pour procrastiner encore une fois.
Ses parents habitaient au second dans un modeste immeuble de la rue Pasteur, à quelques pâtés de maisons de notre école. Elle s'y rendait à pied et je prenais un plaisir non dissimulé à effectuer un large détour pour avoir la chance de l'apercevoir, l'air de rien, chaque matin. Je crois même qu'elle ne s'est jamais rendu compte de mon manège. Je ne l'intéressais pas. J'étais invisible à ses yeux. Si cela avait ses inconvénients, j'y trouvai quand même des avantages.
Au bout de trente secondes – le temps nécessaire pour venir ouvrir une porte, me semblait-il -, je réitérais l'opération avec un redoublement d'adrénaline au cœur. Trente secondes n'était peut-être pas suffisant, fallait-il aller jusqu'à la minute ? Elle, ou ses parents étaient peut-être occupés à quelque activité prenante : surveiller le lait sur le feu, changer une ampoule qui venait de griller, répondre au téléphone ou, plus simple, faire une pause pipi. Il va de soi que, comme n'importe quel amoureux ébahi, je n'ai jamais, au grand jamais, imaginé Nathalie dans une telle posture lors de cette activité quotidienne qui traîne son lot de tabous dans nos sociétés dites civilisées.
Toujours rien. Dépité, je m'engageai dans la cage d'escaliers lorsque une porte s'ouvrit au moment même où j'atteignais le palier du premier. Une dame sans âge chargée d'un cabas et un fichu sur la tête sortait de chez elle. J'osai la question : « les Pelletier ne sont pas chez eux, ce matin « ?
Elle me toisa d'un regard bienveillant, pas l'ombre d'une quelconque suspicion, mais chargé tout de même d'une

sévérité non dissimulée. A cet instant, elle ressemblait à un recteur d'académie ou une directrice de pensionnat dans les romans de Dickens.
Sa voix était claire et posée avec un léger accent dont je ne parvenais pas à saisir la provenance et un ton presque sec – on n'avait pas intérêt à la contredire, cette dame.
« Mais les Pelletier viennent tout juste de déménager, jeune homme ».
Tout, dans son attitude et les quelques mots qu'elle venait de prononcer m'interdisait d'en demander davantage. Sur le lieu de leur déménagement, par exemple.
Je balbutiais un « merci beaucoup, madame » et m'enfuis à toutes jambes. Je n'aurais pas réagit autrement si je m'étais adressé à l'abominable ogre de la forêt dans son repaire immonde.
J'ai tenté de mener une enquête.
Par où commencer ? Je n'avais pas beaucoup d'informations. Juste son nom et son adresse, devenue obsolète durant ces maudites vacances pascales. Je ne savais même pas quelle était la profession de ses parents. Mais ça, je pouvais le trouver dans les dossiers administratifs de l'école. Et peut-être même leur nouvelle adresse.
Je tentai une expédition nocturne. Je m'équipai comme un cambrioleur. Mon butin espéré : juste une adresse, rien qu'une adresse, une ville et une rue. Et la promesse d'un avenir radieux, aux côtés de ma belle.

Il faisait particulièrement doux ce soir là. Je m'étais échappé discrètement de chez mes parents. Oui, je n'ai jamais su, pu dire « chez moi ». Mes camarades habitaient

chez eux, moi chez mes parents. Question de logique.
Je refermai le portail d'entrée qui émit un léger gémissement. Comme un avertissement. Premier signe.
Les rues étaient désertes. Il n'était pourtant pas si tard, à peine neuf heures. A cette époque, la nuit était déjà bien profonde. Je ne croisai personne jusqu'à la grille de l'école, excepté un chat noir qui miaula dans les aigus comme savent le faire les matous quand on leur marche sur la queue. Second signe.
J'escaladai la grille comme je l'avais vu faire par Stéphane, un « grand » de troisième qui était venu parler à son petit frère pendant la récréation, un jour de Septembre. Après cet épisode, toute la cour enviait notre camarade d'avoir un frère si doué, si culotté, un sur qui on pouvait compter.
C'est dans un roman à deux balles, un polar de pacotille que j'avais appris qu'on pouvait facilement ouvrir n'importe quelle porte munie d'un simple loquet avec une radiographie, en faisant glisser celle-ci et en tirant fort sur la poignée. Je n'étais jamais passé aux rayons X, ni aucun membre de ma famille. Je supposais que la feuille transparente, fine mais assez rigide, de notre carnet de liaison ferait l'affaire. Je dus m'y reprendre à trois ou quatre fois mais la porte finit par céder dans un grincement de film d'horreur. Troisième signe.
Une fois à l'intérieur, je pouvais allumer ma lampe frontale – un cadeau d'anniversaire – en toute sécurité. Je connaissais bien les lieux. Le secrétariat administratif se situait au premier étage, au bout du couloir à droite. Je poussai la porte et commençai mon investigation dans les armoires murales, puis les tiroirs.
Les dossiers des élèves étaient rangés au bas d'une armoire

métallique, classés par ordre alphabétique et par classe. Sixième B. Pelletier Nathalie. Née le 12 Janvier 1967. Tiens, elle est plus vieille que moi. Adresse : 14 allée des Peupliers. D'accord. Ca, c'est l'ancienne. Rien n'a été modifié. Profession des parents : Albert Pelletier, agent administratif. Laure Pelletier, chargée de mission.
Agent administratif et chargée de mission. Des statuts passe-partout qui ne veulent rien dire tout en évoquant beaucoup. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin. Une botte ? La grange complète, oui !
Je rentrai, dépité. Mais un instinct me soufflait dans un recoin oublié de mon cerveau, deux neurones entrant en connexion : un jour, par le plus pur des hasards, tu la retrouveras. Et ce jour là, tout ira bien.
Egaré dans mes pensées, je traversai l'avenue pour regagner le domicile parental. Je n'ai rien vu. Juste entendu résonner le fracas du klaxon dans mes oreilles et le crissement des pneus qui laissaient leur gomme sur la chaussée. L'instant d'après, je me réveillai dans une chambre d'hôpital.

J'avais déjà remarqué que le temps ne s'écoule pas de manière linéaire. Bien avant de travailler sur les thèses de la relativité restreinte, je savais que le temps n'est pas perçu de la même manière selon les circonstances de notre vie. Une heure à attendre un résultat médical crucial ou ceux d'un examen essentiel, stressé la boule au ventre, semblera plus longue que deux heures devant un grand film (Ben Hur, West Side Story, Out of Africa).
Plus consternant : le temps passé à dormir est quasiment impossible à mesurer. Combien de fois, réveillé en pleine nuit pour un besoin physiologique des plus élémentaires, ai-je tenté de deviner l'heure qu'il était. Neuf fois sur dix, j'avais tout faux. Bien entendu, tomber dans le coma, même subir une syncope neutralise le temps. On y perd ses repères temporels. Le temps est une conception, un repère et, comme tous les repères, il devient obsolète dès que l'on change de plan de référence.
Ainsi, j'avais été victime d'un banal accident de la route. Le chauffeur ne m'avait découvert qu'au dernier moment. Il avait enfoncé la pédale de frein comme on donne un grand coup de pied dans une porte pour évacuer sa colère. Il était trop tard : j'étais sous ses roues.
Heureusement, plus de peur que de mal. L'évanouissement n'avait résulté que de la surprise. Je m'en sortais avec quelques courbatures et quelques ecchymoses, tatouages éphémères. Rien de cassé. Mes parents respiraient. Personne n'a eu l'idée, pourtant simple et logique, de me demander ce que je faisais dehors à dix heures du soir. Trop contents de me retrouver en une seule pièce, ils passaient

sur un interrogatoire d'où j'aurais eu toutes les peines du monde à m'expliquer rationnellement.
Je quittai l'hôpital dans la journée, entouré de l'affection parentale, la meilleure des potion, le plus efficace des pansements.
Le mercredi suivant, je revenais 14 allée des Peupliers. Puisque l'administration était impuissante à me renseigner, peut-être qu'une simple enquête de voisinage me permettrait d'obtenir ce que je désirais. Les policiers ne procèdent pas autrement. Je sonnai aux deux appartements situés sur le même palier, me gardant bien de croiser la dame revêche du premier qui n'aurait pas hésité à me dénoncer aux forces de l'ordre. Pour l'exemple. Il serait bien temps d'écumer l'immeuble en entier... avant d'aller quêter auprès de la Mairie, de la préfecture ou aux différents organismes qui pouvaient occuper ces mystérieux agents administratifs ou ces obscurs chargés de mission.
C'est une dame aux cheveux si blancs qu'ils en avaient des reflets bleutés qui m'ouvrit. Elle portait un tablier de cuisine et une cuillère en bois dans sa main gauche. Je la dérangeai en pleine session culinaire. Je m'en excusai aussitôt.
Ni une ni deux, elle m'invita à entrer « faites donc, jeune homme, faites donc » dans une pièce qui embaumait l'estragon et la ciboulette. De son affable sourire, elle m'indiqua une chaise posée devant une petite table tandis qu'elle revenait à ses fourneaux. J'observais ses gestes d'experte en gastronomie courante. Sa main droite soulevait le couvercle de la marmite où glougloutait un quelconque ragoût et, la cuillère en bois toujours fermement tenue de la main gauche, elle touillait en imprimant de larges huit. Je demeurais silencieux. Je m'imprégnais de l'ambiance. Un

chat tigré vint se frotter à mes jambes. Je tendis la main pour le caresser, il souffla un avertissement tout en hérissant ses poils gris et noirs.
« C'est Méphisto. Excusez-le, il aime bien la compagnie mais déteste qu'on le caresse. »
Elle réduit alors le feu et vint s'asseoir face à moi, tout en s'excusant « vous savez, jeune homme, la cuisine est un art précis qui ne souffre d'aucun manquement. Je vous écoute « .
Je n'avais pas formulé la moitié de ma première phrase qu'elle se leva en s'admonestant d'un cruel « saperlipopette » qui me fit sourire. Plus personne n'utilise ce mot.
« Je manque à tous mes devoirs d'hôtesse. Veuillez m'excuser, jeune homme. Je reçois si peu de visite que j'en oublie la plus élémentaire des convenances. Voulez-vous boire quelque chose ? »
Je n'avais pas d'idée préconçue. Un verre de lait ferait l'affaire – elle avait forcément ce breuvage, puisqu'un chat squattait ici.
Elle repartit vers le coin cuisine à petits pas, ouvrit le réfrigérateur et en sortit une bouteille en verre dont elle remplit un haut verre à bière. Elle dut percevoir mon étonnement et elle précisa « c'est du lait que je vais chercher directement à la ferme, cent pour cent biologique. Si je pouvais traire moi-même les vaches, je le ferais volontiers ».
Cette mamie m'amusait beaucoup. On n'en fait plus des comme ça. Je lui exposais donc ma quête. Même si elle ne pouvait rien faire pour moi dans l'absolu, elle serait certainement mon alliée.

« Je les connais bien, les Pelletier. Ils ont une petite fille de votre âge. Très jolie ».
Elle me regarda d'un air espiègle, mutin et presque moqueur.
« Vous êtes amoureux, n'est-ce pas ? Et vous êtes triste parce que la petite vient de déménager ? »
Je hochai bêtement la tête. Comment pouvait-elle deviner ?
Comme si elle lisait parfaitement dans mes pensés, elle ajouta :
« C'est mon sixième sens, jeune homme. Je détecte du reste chez vous les mêmes capacités à dénouer les choses, à voir ce qui n'est pas montré ».
Pendant cet échange, son regard était devenu plus acerbe, presque inquisiteur. La bonté revint aussitôt, assortie d'un franc sourire de bonne sœur.
« Vous avez bien fait de venir me voir. Je vais vous donner leur nouvelle adresse, je l'ai notée quelque part – dans le cas où leur changement à la poste pour le courrier ne soit pas opérationnel tout de suite ».
Je ne répondais qu'un seul mot : merci.
« Ne me remerciez pas, jeune homme, c'est tout naturel. Il faut permettre aux cœurs amoureux de se rapprocher ».
Elle se levait déjà, s'avançait vers la cuisine pour aller vérifier comment se comportait le ragoût. En reposant le couvercle sur la cocotte, elle se tourna vers moi :
« Vous restez déjeuner, bien entendu ».
Je restai. Bien obligé. Et heureux de l'être.
« Madame Gardinier. Mais appelez-moi Bernadette, c'est mon prénom, comme Bernadette Soubirou... mais moi, la Vierge ne m'est jamais apparue. » Elle eut ce même petit sourire ironique qui donnait à son visage un air enfantin.

Elle ajouta, avec une pointe de perfidie : « Peut-être est-ce parce que je ne crois pas à toutes ces billevesées destinées à noyer le poisson ».
Je passai une heure parfaite autour d'un ragoût où mijotait pommes de terres, deux ou trois feuilles de chou, une tomate, des carottes, un bon navet et du rutabaga. L'échine de porc était tendre et savoureuse. Elle avait débouchée une bouteille de cidre doux et nous avions terminé un reste de tarte aux prunes, délicieusement sucrée. Elle s'excusa de me présenter des « restes ». Je l'absolvais en lui confiant que je n'avais jamais mangé un tel dessert – et c'était parfaitement vrai – tout en la complimentant de ses talents de cuisinières hors pair.
« Vous allez me faire rougir, jeune homme. Si vous êtes aussi loquace avec la petite Pelletier, je vous assure que c'est dans la poche ». Son sourire à peine moqueur était revenu sur ses lèvres et surtout au fond de ses yeux. Elle avait l'air d'une gamine à peine plus âgée que Nathalie. Je quittai son appartement en lui promettant de revenir un jour ou l'autre. Elle posa sa main sur mon épaule : « C'est ça, c'est ça. Allez, courez jeune homme, courez au devant de votre destin ! »

Le mercredi suivant, j'étais levé aux aurores. Les parents de la belle avaient déménagé dans la ville voisine. Soixante kilomètres. Je remerciais au passage la Sncf de n'avoir pas supprimé cette ligne. On a beau être superbement doué et doté d'une intelligence hors norme, quand on n'a pas l'âge de conduire, il est difficile de se déplacer comme on le veut. Le monde est bien fait. A une époque où Internet n'avait pas réponse à tout, je trouvai sur l'esplanade de la gare un vaste

plan de la ville au dos du premier abribus. La rue désirée n'était pas si loin : je décidai d'y aller à pied. J'avais une petite demi heure pour échafauder un plan d'attaque. Qu'allais-je dire ? Quel prétexte trouver ? On ne fait pas impunément soixante kilomètres pour simplement prendre des nouvelles d'une camarade de classe à qui je n'avais jamais adressé la parole. Qui ne m'avait certainement jamais remarqué, ignorant superbement mon existence. En enchaînant les rues et les carrefours, j'imaginais un prétexte parfois tiré par les cheveux et aussitôt révoqué par ma raison. Tant de solutions qui tombaient à l'eau à peine étaient-elles pensées.

Je fus très vite devant une maison bourgeoise avec un petit jardin et un arbre planté au milieu d'un carré de pelouse. Une balançoire était accrochée à une branche basse. Déjà, j'échafaudais le doux rêve de pousser ma tendre au rythme des battements de mon cœur. Proust n'était pas loin : il veillait aux bonnes manières. Je lui récitais des vers empruntés aux romantiques ou, improvisés à l'instant, portés par son parfum qui n'enivrait...

Mais le jardin était en friches, l'arbre dépourvu de ses feuilles et la balançoire désespérément vacante. J'ouvris le portail en fer qui n'émit aucun grincement – on avait dû graisser récemment ses gonds. Une allée de graviers résonnait sous mon pas déjà moins alerte. Quelque chose me retenait. Comme un vent contraire. Cette foutue timidité. Les battements de mon cœur redoublaient. Mes mains devenaient moites. Je me liquéfiai. Lorsque je levai le genou pour grimper les quatre marches du perron, j'avais oublié les belles phrases et le prétexte irréprochable que je venais d'établir. Mon index se posa sur la petite sonnette, il

ne me restait qu'à appuyer et elle serait là, ouvrant la porte devant moi. Elle serait bien sûr étonnée. J'avais misé là-dessus pour attaquer sans lui laisser de répit.
Je me présentai en trois mots, nom, collège et classe. Lui rappelai qu'elle avait oublié quelque chose dans la salle de cours et que je m'étais permis de venir le lui rapporter. Doublement de l'incrédulité de la Belle. C'était gagné : je commençai à l'intéresser. Que pouvait-elle avoir oublié ? Un ruban, un stylo, un mouchoir ? Pourquoi un gamin qu'elle n'avait jamais remarqué avait parcouru soixante kilomètres pour lui rapporter une simple babiole, qui était d'ores et déjà sortis de sa mémoire ? Pendant qu'elle jonglait avec toutes ces données, je lui tendis une bague, une superbe bague dénichée sur un étal du marché par lequel je venais de passer depuis la gare. Pour cinq francs quatre vingt dix, j'étais entré en possession d'une bague avec une tête de Mickey en guise de pierre précieuse.
Je n'avais pas trouvé de meilleure entrée en matière. Si elle avait de l'humour, c'était gagné. Elle accepterait mon cadeau avec reconnaissance, me scrutant pour y déceler une forme de beauté sous mes traits si communs. Un esprit aussi enchanteur devait cacher d'autres trésors. Elle me ferait entrer dans son nouveau domaine, s'excusant du désordre des premiers jours suivant un déménagement précipité. Elle m'offrirait à boire (un lait fraise, merci bien), me ferait visiter sa nouvelle adresse, jusqu'à sa chambre. Un vrai repère de fille, dans tous les tons de rose et truffé de peluches, de posters de chevaux et patineurs sur glace. Elle me ferait écouter son disque préféré. Nous échangerions des commentaires ironiques sur nos anciens camarades. Elle me parlerait de son nouveau collège. De ses envies, de ses

ambitions, de ses projets. Elle m'inviterait à déjeuner, puisque ses parents ne rentraient que vers dix sept heures. Peut-être accepterait-elle ma proposition de balade ? Nous passerions un mercredi parfait en tous points et, au moment, de m'en retourner, elle prononcerait mon prénom tendrement, en baissant la voix. Alors, je poserais ma main sur son épaule et elle se pencherait vers moi pour déposer un baiser sur ma joue. Comme un papillon qui viendrait butiner. Dès lors, je saurais que j'allais passer ma vie à ses côtés. Que nous ferions face à l'adversité d'un même mouvement. Que nous vieillirions ensemble. Rien ne pourrait nous séparer. Pas même la mort.

Je pense à tout ça, effondré sur un banc du quai de la gare. Mon index n'a pas pu appuyer sur la sonnette. Il n'en a pas eu la force. Je suis parti en courant, en oubliant de refermer la grille du portail qui ne grince pas. Pire : il me semblait avoir remarqué qu'un rideau à la fenêtre d'une pièce au rez-de-chaussé avait imperceptiblement bougé.

Jusque là, je me doutais bien que j'avais des facilités intellectuelles bien supérieures à mes camarades, parfois même il me semblait raisonner plus aisément que bon nombre d'adultes. Je n'en tirais aucune supériorité ni aucun mépris. C'était comme ça, c'est tout. Comme on est blond, grand ou musclé. Je n'attribuais cette différence ni à la chance ni à une volonté de devenir un génie. Mais je commençai à comprendre l'étendue des possibilités quand j'entrai au collège.

Les cours étaient toujours aussi insipides que d'habitude, mes devoirs effectués entre deux couloirs. Je passais mon temps à inventer des jeux – je rappelle que j'étais enfant unique : mon seul compagnon de jeu était mon imagination. A douze ans, chaque soir avant de m'endormir, je commençai à me raconter une histoire. Une autre façon de compter les moutons.

Au départ, j'avais imaginé une simple famille, vivant un peu à l'écart d'un village. Ils avaient eu la bonté de recueillir leur neveu, dont les parents étaient morts dans un tragique accident de voiture. Ils l'avaient fait, davantage par convention que par réelle compassion. L'enfant, qui venait d'avoir dix ans, n'était pas maltraité, mais considéré comme un va-nu-pied. Une sorte de Cosette moderne. Au fil des jours, il découvrait des pouvoirs étonnants, magiques. Evidemment, je me projetais entièrement dans ce personnage. Je remplaçais juste mes facilités intellectuelles par un don de sorcellerie. Mon héros comprenait, jour après jour, qu'il n'était pas du même monde. Toutes les nuits, il rêvait (tout comme moi, j'inventais cette histoire

abracadabrante) d'un monde géré par les sorciers. Des sorciers modernes. Avec un ministère, des lois, une école. Cette école me plaisait beaucoup. A la place du contreplacage de notre collège érigé dans les années 70, j'imaginais un immense château médiéval, perdu dans les landes écossaises. Là, mon héros découvrait tout un univers à sa dimension. Pour pimenter le tout, je lui accordais quelques amis et, bien sûr, une poignée d'ennemis jurés. L'éternel combat entre le bien et le mal. Avec une figure détestable, vaguement fantomatique dont on ne devait jamais prononcer le nom, sinon il apparaissait aussitôt, accompagné des flammes de l'enfer.
Je précise qu'à cette époque, nous n'étions pas encore dans les années 90. J'expliquerai cette invraisemblance, ainsi que bien d'autres, plus tard dans ce récit.
Puis, je me lassai de mon sorcier malgré lui et commençai à imaginer une ville entière, ses habitants à qui il arrivait quantités d'anecdotes. Alors je régnais sur un pays tout entier. Comme un feuilleton, je me racontais, chaque soir, une histoire toute nouvelle. A d'autres moments, je modifiais l'Histoire en imaginant les aboutissants à partir de détails modifiés : si Kennedy avait déjoué son attentat, si Hitler avait été tué par ce soldat anglais, à la fin de la guerre de 14-18, si Napoléon n'avait jamais été exilé, si César était mort-né, si Néanderthal n'avait pas été éradiqué, si plusieurs espèces humaines co-existaient encore de nos jours, si la Lune n'avait pas percuté la Terre, l'inclinant pour inventer les saisons. Si...

Plus je grandissais, plus je me rendais compte que quelque chose évoluait en moi. Un peu comme ces machines dont

on découvre, chaque jour, de nouvelles possibilités. Un programme informatique qui recèlerait quantités d'options. Mieux : qui progresse en apprenant.
A dix-huit ans, tandis que j'entreprenais des études de physique appliquée, désirant me diriger vers la physique quantique et l'astrophysique, je tombais malade.
En fait, pas vraiment. J'avais déjà remarqué qu'une simple blessure pouvait cicatriser plus rapidement que la normale. Je ne me souvenais pas avoir essuyé ces petits désagréments imputables aux bactéries, virus ou autre maladie fortement contagieuse qui aime tant à se vautrer dans les cours de récréation.
Dans un souci de prévention, mes parents m'avaient même emmené faire une visite à un lointain cousin, atteint des oreillons, espérant que j'attrape cette maladie « avant qu'il ne soit trop tard ». Comme je n'y comprenais goutte, ils m'affirmèrent que je les remercierais plus tard, avec un petit sourire convenu. Je n'insistai pas.
En première année de physique avancée, je repensais à mon parcours de santé, parfaitement impeccable. Je n'avais séjourné qu'une seule fois à l'hôpital, à peine une demi journée. Lorsque je m'écorchais, la blessure avait déjà cicatrisée le lendemain.
Cette fois, c'était différent. Il me semblait qu'à l'intérieur de mon corps, quelque chose se modifiait. J'avais déjà remarqué cela dès le collège mais il me fallut plusieurs années pour comprendre de quoi il retournait. C'était un peu comme si je prenais les commandes. Vraiment. Pas simplement lorsque je décidais quelque chose. C'était au-delà de ma volonté. Comme si mon corps avait la possibilité de résoudre lui-même les problèmes qu'il

rencontrait. Il s'auto-suffisait. Notre métabolisme est une formidable machine qui fonctionne sans qu'on s'en aperçoive. Nous respirons, nous régulons nos fluides, nous cicatrisons sans que notre volonté n'y participe. Comme un réflexe. Cela s'appliquait dorénavant à mes capacités cognitives.
Résoudre les équations, poser de nouveaux problèmes mathématiques, modéliser des schémas physiques, manipuler les atomes en chimie, tout cela devenait de plus en plus facile. Comme un sportif de haut niveau qui, à force d'entraînement, vient à bout de toutes ses limites. Plus je faisais fonctionner mon cerveau, plus il dépassait ses propres capacités. Mon imagination n'avait pas de limites. Mes mondes imaginaires, inventés à partir de rien ou simplement modifiés selon un paramètre différent, devenaient de plus en plus complexes. Dorénavant, je parvenais même à me mettre à la place des autres, ressentir leur point de vue, me confondre avec leur manière de penser. Il me semblait même être en connexion avec leur cerveau.
Jusque là, mes prouesses intellectuelles ne m'avaient jamais étonné : cela allait de soi, puisque j'avais toujours eu autant de facilité à analyser et synthétiser toutes les données que j'enregistrai. Ce nouveau pas en avant, en revanche, me troublait.
C'est avec mes parents que je l'éprouvai pour la première fois. Ca ne m'avait pas interpellé sur le moment : il me semblait que le noyau dur de la famille permettait de partager non seulement des habitudes, un quotidien semblable, mais aussi, pourquoi pas, des pensées. Mes parents m'avaient légué un patrimoine génétique, alors pour

quelle raison ne serais-je pas capable de lire leurs pensées ?
Je m'étais aperçu de cette possibilité quelques années plus tôt, avant d'entrer au lycée. J'avais tenté de leur demander si ils éprouvaient la même chose. Ils m'avaient répondu qu'ils me connaissaient si bien que, oui, en quelque sorte, ils savaient anticiper mes réactions et pouvaient décrypter mes pensées, mes idées.
Je n'avais pas insisté. Ils avaient ajouté : en quelque sorte. Mais dans mon cas, ce n' était pas une façon de parler. Je savais réellement quelles étaient leurs préoccupations, leurs envies, leurs besoins. Comme si je partageais leur cerveau à la manière d'une connexion « dent bleue » (bluetooth). Bien sûr, je ne pouvais pas pénétrer très loin dans leurs désirs. Et je m'étais finalement rangé à leur explication culturelle : en vivant si près les uns des autres, on pouvait, en les observant régulièrement et avec méticulosité, en déduire leurs pensées, leurs réactions et leur comportement. Un simple calcul de probabilités. L'Intelligence Artificielle ne procède pas autrement : l'intelligence n'entre en rien dans ce processus de calcul.
Avec Thomas, c'était différent. Il était mon camarade d'université, celui avec lequel je modélisais les travaux pratiques, avec qui je bûchais. Bref, nous formions un réel binôme. Mais je ne pouvais qualifier Thomas d'ami. Nous n'avions pas grandi ensemble, côte à côte depuis notre plus tendre enfance. Il demeurait encore un étranger. Cette relation que l'on peut qualifier de culturelle ne permettait pas d'en savoir autant sur son compte. Or, j'étais capable de prévoir ses réactions, son attitude face à n'importe quelle situation. Comme de lire dans un livre. C'était limpide.
J'avais vingt ans et cette découverte me propulsa dans de

nouvelles sphères de mon inconscient. Enfin, c'est ce que je croyais à ce moment là. Il devait y avoir une explication toute rationnelle et je commençai à regretter de ne pas avoir entrepris des études en neurologie. Cela commençai à me passionner autant que l'univers et les particules élémentaires.
Soit. Rien d'impossible : j'allais étudier en dilettante les méandres du cerveau. Je passai donc trois ans à avancer de front dans deux matières. Je me rendais compte que l'humain en savait davantage sur les confins de l'univers que sur son propre cerveau, comment et pourquoi il fonctionnait.
Suivre deux cursus en même temps ne me laissait pas trop de temps pour faire la fêter et rencontrer des filles. Sur ce plan, du reste, j'étais encore aussi timide que douze ans auparavant quand j'avais été incapable d'appuyer sur une simple sonnette. Je pensais souvent à Nathalie. La vie qui était la sienne, quelque part dans ce pays, ou exilée à l'étranger. Celles et ceux qui composaient son quotidien. Ses rêves, ses espérances, ses doutes, ses bonheurs et ses chagrins.
Or, il existe une loi qui veut que lorsqu'on ne s'intéresse pas à quelqu'un, celui-ci ne réagit pas davantage. Il ne vous calcule pas, comme dirait Thomas dans son langage moderne.
Ainsi, les filles ne me « calculaient » pas. Ma vie était suffisamment bien remplie pour que cela ne me dérange pas outre mesure.
On peut s'étonner que je puisse entretenir deux parcours étudiant de front. Comment pouvais-je trouver le temps de m'y consacrer pleinement ? Simple : le temps est élastique :

on en perd beaucoup lorsqu'on est mal organisé. Du reste, mes facultés me permettaient d'étudier sans temps mort, sans la moindre répétition. Lorsqu'un nouveau concept surgissait, il ne me fallait pas plus du temps nécessaire à sa lecture pour maîtriser sa compréhension. Lorsque je me plongeai dans les traités, les lois, les équations, c'était déjà une révision. D'autre part, les contingences domestiques ne me prenaient pas beaucoup de temps – du moins celui-ci n'était pas perdu, car la force d'intellectualiser le monde et les cours, permet de le faire tout en utilisant ses mains à tout autre chose, de l'ordre de l'instinctif, n'empêchant pas la réflexion. Passer l'éponge ou la serpillière, éplucher et couper les légumes, repasser, ne requiert pas l'utilisation de nombreux neurones. De toute façon, il m'était possible, déjà à cette époque, de réfléchir sur deux problèmes en même temps. Comme si mon cerveau commençait à se cloisonner. Il réagissait comme un ordinateur multi formaté : sa mémoire se dédoublait pour calculer et réfléchir d'une façon tout à fait indépendante. Un peu comme les musiciens, batteurs, pianistes, guitaristes, où la main droite exécute un mouvement totalement indépendant de la gauche.

Je pouvais penser plusieurs idées de front, ma matière grise effectuait les calculs simultanément. Cela devenait un réflexe, comme respirer ou réguler ma pression artérielle.

Si je devais donner un conseil, je résumerais assez bien le propos en affirmant que, face à toute nouvelle situation, il suffit de tout réduire à sa plus simple organisation. Exactement comme la matière n'est constituée que des mêmes atomes, agencés d'une façon différente à chaque fois. Comme les uns et zéros informatiques, les lettres formant les mots, les phrases et les chapitres d'un livre, si

complexe, si exigeant soit il. Lorsqu'on est capable d'appréhender le complexe comme une somme d'éléments simples, on parvient à le comprendre plus facilement.
Cela m'a beaucoup aidé en physique quantique et en astrophysique où les concepts dépassent largement l'entendement humain.
Avec Thomas, nous formions un duo convainquant. Nous ne tardâmes pas à élaborer de nouvelles théories, tentant d'expliquer les relations étroites entre les trous noirs, de nouveaux big-bang et les univers parallèles. Nous étions sur le point de mettre à jour une loi, une loi unique qui expliquerait tout. De l'univers à l'atome. Du plus grand ou plus petit.
C'est à cette époque que je me rendis compte que je commençai à ressentir plus fortement, plus intensément mon environnement. Les sensations physiques se muaient en impressions aussitôt intellectualisées, puis retranscrites sous forme d'émotion. Je devenais plus sensible aux choses, aux gens. Je les ressentais avec davantage de contraste, plus de relief. Une simple balade en forêt, longeant prés et champs, traversant ruisseaux et rivières, m'apportait son lot d'impressions fugaces, mais qui trouvaient une résonance plus forte dans mon cerveau. Celui-ci traitait les données perçues et accumulées par tous mes sens pour élaborer un nouveau paysage. L'émotion m'envahissait au moindre pas. Il me semblait faire corps avec la nature. Chaque élément, le chant d'un ruisseau, la force du vent, l'intensité de la pluie, la présence animale, les arbres, toute la vie autour de moi semblait vouloir communiquer avec moi, comme un dialogue. Je devenais chaque fragment, je le comprenais.
C'était légèrement différent en ville. Les constructions

humaines me touchaient d'une toute autre façon. Je commençai à deviner la structure moléculaire dans chaque pan de mur. Les champs magnétiques issus de toutes les ondes utilisées dans nos sociétés modernes s'étalaient sous mes yeux. Je ne les voyais pas physiquement, mon spectre visuel ne s'étant pas subitement élargi, mais je les ressentais cérébralement. Tout comme les sons qui m'étaient inaudibles. Quelque chose vibrait au sein de mes neurones. Ils transcrivaient ces informations cachées. C'est cette faculté à ressentir mon environnement qui me permettait de mieux le comprendre. C'était aussi simple avec les personnes. Je percevais leurs émotions. Cela dépassait de très loin les simples marqueurs de la colère, de la joie, de l'anxiété que chacun peut aisément repérer chez l'autre.
Je compris ainsi comment les oiseaux migrateurs utilisaient le champ magnétique terrestre pour s'orienter. Je pouvais repérer les zones d'intense activité ondulatoire. Je m'y risquais le moins possible, devinant le danger à trop s'exposer. Je me rendais compte, au fil des semaines et des mois, entre 22 et 25 ans, que notre vie urbaine regorgeait de lieux impropres à une vie saine.
Je m'exilai.

J'avais dégoté une jolie cabane de quarante mètres carrés au cœur de la Bourgogne. Dans cette zone qui traverse le pays, des Pyrénées aux Ardennes que l'on appelle la diagonale verte (ou du vide). Sur cette bande large d'une bonne centaine de kilomètres, peu d'urbanisation, des espaces laissés au sauvage plus qu'ailleurs, et surtout des productions locales plus saines. Une certaine idée du vivre ensemble, même si nous n'étions pas nombreux au

kilomètre carré, ceci expliquant peut-être cela et vice versa. On s'implique moins face à une foule que face à des individus.
Parallèlement, je découvrais que notre nourriture industrielle était néfaste pour l'organisme. Il me semblait même le sentir en croquant une pomme traitée plus de cinquante fois dans la saison, en dégustant du poisson frelaté et élevé aux antibiotiques ou des légumes copieusement arrosés de pesticides. Il arrivait parfois que mon estomac refuse de digérer ces cochonneries vendues pourtant tout à fait légalement. Je vomissais ce que mon corps s'interdisait d'ingérer. Pour mon propre bien-être.
J'avais enfin trouvé un endroit calme et rassurant. J'avais abandonné le rituel des courses du Samedi dans ces mastodontes hypermarchés, vastes comme des petites villes, impersonnels et bourrés de produits écoeurants vantés à grand coup de spots publicitaires.
Je me ravitaillais chez trois ou quatre producteurs locaux. Parmi eux, deux jeunes femmes maraîchères qui ne cultivaient pas simplement leurs salades et leurs citrouilles, mais prenaient un plaisir manifeste à les élever. Comme on élève du bétail, du moins comme on le devrait, ou, mieux, comme on éduque des enfants dans le respect du beau et du grandiose.
Gwendoline et Myriam. La blonde slave et la brune hispanique. Je tombais très vite amoureux de leurs produits mais également des deux concubines à la fois. J'étais dans de beaux draps !
On a tort de croire que l'intelligence est un atout en amour. Bien au contraire. Le cœur et l'esprit ne font pas bon ménage. Certes, je ressentais mieux que quiconque les

effets moléculaires du double sentiment amoureux qui m'agitait ; j'étais, de surcroît, capable de discerner leurs émotions à elles. C'est ainsi que, sans aucune apparence extérieure, j'en avais rapidement déduis leur relation particulière. Ces deux-là s'aimaient d'un amour tendre, augmenté par l'envie et le désir de construire quelque chose qui allait au-delà d'une simple relation sensuelle. Elles étaient amantes mais aussi complices et associées. Une forteresse imprenable.

Mes recherches en astrophysique s'accommodaient parfaitement de mon exil parisien. Ici, au fin fond des collines bourguignonnes, le ciel était d'une pureté si limpide que l'on pouvait voir à travers. Les moyens informatiques modernes permettaient également d'être en contact permanent avec le monde entier. En revanche, j'avais abandonné mon cursus en sciences humaines, spécialisation sociologie. Si l'on peut travailler sur des modèles mathématiques complexes à distance, si l'on peut observer le ciel de n'importe quel endroit de la Terre non pollué par tout cet éclairage superficiel, il est plus difficile d'étudier les comportements humains dans une région où la densité humaine ne dépasse pas les cinq habitants au kilomètre carré. Mais un événement allait réduire singulièrement mon temps libre.

Un après-midi... ou une après-midi ?

Comment, vous ne savez pas ? C'est pourtant simple.

Lorsqu'on invoque la durée, c'est féminin. Ainsi, dit-on toute une après-midi pour indiquer qu'un repas s'est prolongé au-delà du raisonnable, mais le masculin pour juste situer l'action, comme lors d'une prise de rendez-vous : on se voit un après-midi de la semaine prochaine.

Ainsi, je peux dire sans faire de faute de goût ou de syntaxe que j'ai passé une belle après-midi à me balader en forêt un après-midi de Mai.
Cette distinction apporte du relief à la langue française et je ne comprends pas bien que l'Académie elle-même préfère la seule forme masculine en arguant le fallacieux prétexte que l'usage du masculin est plus répandu et que, de toute façon, midi étant masculin, il n'y avait plus débat.
Bref, une après-midi de Septembre, lorsque le soleil commence à raser l'horizon pour donner une belle et chaude couleur de whisky aux collines, je m'étais rendu chez les productrices de salades, navets, poireaux, courgettes, carottes... J'entendais remplir mon panier de leurs sains et délicieux produits. Malgré ma prescience déjà assez rodée, je ne m'attendais pas du tout à ce qu'elles allaient me proposer. Il serait question de graines, mais pas de celles qui germent dans le sol.
Je l'ai déjà dit, c'était une belle journée de fin d'été, où les éléments estivaux font des heures sup avant les premières gelées et les affligeants brumes et brouillards d'Octobre. Une vraie lumière de cinéma. On attendait plus que le clap de la script girl pour commencer à tourner. La scène s'articulerait autour d'un repas simple, mais délicieux puisque essentiellement composé des produits de la ferme, marmitonnés à la perfection par l'une ou l'autre des paysannes, peut-être les deux à la fois.
Cela s'était décidé comme ça, spontanément, entre un cageot de poireaux et une botte de carottes avec leurs fanes.

– Vous pourriez rester dîner... lança Gwendoline en relevant une mèche de cheveux dorés dans un geste naturel qui me faisait fondre à chaque fois.

J'avais déjà remarqué à plusieurs reprises ce tic. L'invitation impromptue avait été nuancée d'un « si vous n'avez plus d'autres obligations et si cela vous est gré, bien entendu ».

Je ne sais pas si c'est l'emploi du mot gré à brûle-pourpoint ou cette ambiance de fin de journée de fin d'été, peut-être ce geste de replacer la mèche de cheveux, mais j'acceptais avec gratitude.

Il est entendu que lorsqu'une femme touche ses cheveux, c'est un désir inconscient qu'elle éprouve pour le mâle. Je peux vous l'assurer : tout ça n'est que psychologie de bazar. Si une femme touche ses cheveux, cela veut dire quantité de choses, bien avant de témoigner d'un intérêt sexuel quelconque. Elle peut ainsi cacher un trouble qui n'a rien à voir avec le désir, mais davantage avec la timidité, le besoin d'être à son avantage ou, plus radicalement, parce que sa coiffure la gêne à ce moment précis. Pas besoin d'aller chercher loin, chez Freud par exemple, des causes évidentes.

J'étais donc dans un état de surprise et d'intérêt accru, plus certainement dû à mon inclinaison pour les deux belles fermières, mais j'acceptais après un temps d'hésitation calculé – vieux fond de politesse héritée d'une éducation classique.

J'ajoutais, par badinerie, que j'allais venir les mains vides et assez mal habillé pour l'occasion.

Elle pouffa. C'est à dire qu'elle sourit, sans montrer les dents. Cela aurait put être un sourire de convenance chez n'importe qui d'autre, mais il était accompagné d'un plissement au niveau des paupières qui soulignait une certaine complicité. Je m'étais déjà rendu compte que

quelque chose « passait » entre nous, selon l'expression populaire. Avec Myriam, cela prenait une autre tournure. Elle semblait moins cérébrale que Gwendoline, plus sensuelle, même dans les rudes gestes qu'impose la campagne et la gestion d'une ferme de quelques hectares. Elle me faisait penser à ces paysannes du film le Blé en Herbe qui avaient, en d'autres temps, émoustillé quantités d'adolescents prépubères dans leurs fantasmes de dortoir de pensionnat.
Il était bientôt dix-huit heures. Beaucoup trop tôt pour passer à table, spécialement à la campagne où il y a toujours quelque chose à faire tant que le soleil ne soit couché. Même après, du reste.
Nous nous étions installés sur une terrasse qui dominait les pentes où les deux paysannes cultivaient leurs légumes. Elles avaient aménagé elles-mêmes une sorte de ponton qui communiquait avec la cuisine par une grande baie vitrée. D'autres y auraient installé une piscine. Ce n'était pas le genre ici. Profiter des joies de la nature et de son spectacle permanent, cela allait de soi. Augmenter encore leur empreinte carbone, probablement pas. Quoi qu'il en était, nous nous prélassions confortablement dans de moelleuses chaises qu'un artisan local confectionnait, m'apprirent-elles, mélangeant des matériaux somme toute assez originaux. Si l'armature gardait la chaleur du bois de chêne ou d'orme, il travaillait aussi bien le bambou que le chanvre, tressant aussi l'osier, le genêt, le noisetier.
Le soleil commençait son lent plongeon vers les collines qui nous faisaient face, illuminant un ciel encore bien chargé par les nuages qui avaient arrosé les environs sur le coup de midi. C'était déjà grandiose. Cela allait atteindre

des sommets. Une oeuvre picturale éphémère comme seule la nature sait l'organiser. Et pourtant, ce festival de couleurs ne m'a laissé aucun souvenir. Je peux même affirmer que je n'y ai même prêté aucune attention.
Un superbe Bourgogne à la robe cardinal accompagnait le repas. Long en bouche et aux arômes de sous-bois d'automne, parfaitement inconnu des spécialistes autoproclamés et lui conférant ainsi un prix abordable – enfin, tout est relatif : Myriam connaissait bien le producteur, un ami d'enfance, qui lui en avait offert une caisse. Je buvais donc un grand cru qui se négociait tout de même aux alentours d'un demi smic la bouteille quand Gwendoline orienta la conversation d'une manière, disons, plus personnelle.
Jusque là, nous avions passé vingt minutes à parler de tout et de rien, évitant ces considérations générales qui meublent une conversation inexistante. Il fut question d'énergies renouvelables, de la difficulté de cerner l'humain sous le verni de l'artiste, de Jean Jacques Rousseau et de Pascal, de la bombe atomique jusqu'à l'art de fabriquer de véritables crayons de couleur. Conversation hétéroclite et passionnante.
Je ne le savais pas encore, mais tous ces thèmes trouvaient en fait un écho chez mes deux hôtesses. Myriam se passionnait pour la philosophie et le siècle des Lumières. Myriam avait un sérieux coup de crayon et imaginait un monde où chacun serait capable de s'auto-suffire, en cultivant son potager, tissant ses habits et produisant sa propre énergie.
Elles étaient assez habiles pour savoir amener discrètement leur interlocuteur dans les meilleures dispositions possibles.

J'appris ultérieurement que Myriam avait fait des études de sciences politiques et avait même effectué quelques stages au cœur de la haute diplomatie. En matière de rhétorique, elle ne craignait personne.
Nous en étions à la gestion du quotidien dans nos sociétés ultra technologiques et, non sans humour, nous comparions le style de vie citadin, stressant et déstructurant la personnalité dans un maelstrom informe, à celui, plus relaxant, de la campagne bourguignonne, par exemple.

– Vous venez toujours seul récupérer vos produits. Dois-je en conclure que vous vous répartissez les tâches domestiques au sein de votre couple?

Surpris, je regarde Myriam fixement, qui venait de poser la question comme la conséquence inévitable de tout ce que nous venions d'aborder : panneaux solaires, Rousseau, Roman Polanski artiste de génie et homme malsain, les essais nucléaires « pour de vrai ». Elle ne baissait pas les yeux. Je jetais un regard à Gwendoline, histoire de savoir si elles se sont concertées toutes deux ou si, par le plus favorable des hasards, elle marquerait une légère surprise de bon aloi.
Pas le moindre clignement. Le visage impassible de celle qui attend une réponse simple et franche.
Donc, allons-y. J'avouais bêtement que je vivais seul.
A ce moment, il règne un silence qui peut être à l'origine de tous les scenarii possibles à venir. Cette seconde où tout s'arrête. Ou, dans les polars, le maffieux jauge son interlocuteur : va-t-il s'esclaffer d'un rire puissant ou bien appuyer sur la gâchette avec un rictus de la lèvre qui se lève vers la pommette droite...
C'est Gwendoline qui désamorce la situation tendue.

Son visage s'illumine d'un grand sourire.

– Vous savez, le prix à payer à la campagne pour bénéficier de vrais rapports humains, c'est justement ces mêmes foutus rapports humains.

Elle se tourne vers Myriam et lui prend la main, dans un geste tendre. Je ne réagis pas. Je me doute bien que leur collaboration va au-delà d'une simple organisation de travail. Bref, qu'elles ne font pas chambre à part. Quelques détails me le suggéraient. Et alors ?

– Au début, on a noté une certaine gêne chez certains de nos clients. Bien sûr, chez les plus âgés, mais aussi parmi la population plus jeune.

C'est Myriam qui ose va va-tout :

– Vous, vous ne souffrez pas de ce genre de... disons, réticence ?

Là, je ne savais plus sur quoi posait la question. Très habille, l'ex diplomate. On pouvait autant comprendre sa question comme : « faites-vous partie de ces gens qui marquent un temps, un léger mouvement de recul, face à l'homosexualité ? » Ou encore, plus intime : « êtes-vous dans la même situation que nous? »

En un mot, elles voulaient savoir si j'étais gay.

Je contournais l'ambiguïté en répondant à la fois aux deux questions. Je n'étais pas homo mais je n'avais aucun à priori sur l'orientation sexuelle des gens que je fréquentais. C'était du domaine privé, point.

Elles se regardèrent à nouveau, comme deux jurés qui viennent de convenir que le candidat venait de passer haut la main la première partie de son oral. Avec mention.

Place au plat de résistance.

Et pour cela, nous nous glissons dans la cuisine, la large

baie encore ouverte laissant entrer cette lumière de fin de journée et fin d'été à la fois. Cette fameuse lumière dont je n'ai aucun souvenir. Car, nous y voici : accrochez-vous au fauteuil, ça va décoller.
Une salade composée aux saveurs subtiles comme seuls savent l'agencer les grands cuisiniers. Avaient-elles encore d'autres spécialités cachées, d'autres talents d'autres atouts?
Nous avons délaissé le grand Bourgogne, jugé trop puissant pour accompagner une telle légèreté et nous allions siroter maintenant un rosé servi à bonne température – pas moins de neuf degrés. On croit rafraîchir les papilles en servant ce genre de breuvage glace et on anesthésie tout le palais et la saveur des aliments avec. Un rosé n'est ni un champagne ni de la vodka.
La conversation roulait sur d'autres sujets, plus personnels mais pas encore intimes. Nous allions y arriver lorsque le rôti de canard aux pruneaux et olives allait réjouir nos palais. Un nouveau bourgogne. Plus subtil. Plus léger.
Elles avaient décidé de m'anéantir. Je comprends maintenant pourquoi.
Quand je leur posai la question, au moment de rentrer (il était quasiment minuit) : qu'auraient-elles fait si j'avais décliné l'invitation ? Elles ne se démontèrent pas. Elles auraient savouré le même repas. En amoureuses.

– Myriam et moi nous désirons un enfant.

Je levais le sourcil. Temps mort. Silence. Elles attendaient que je réagisse. La balle dans mon camp, j'arguais du fait qu'en ce début de vingt et unième siècle, le problème ne se posait plus en termes mécaniques. On sait très bien remédier à la nature, l'homme l'a largement et souvent

abominablement démontré.

– Justement, il ne vous a pas échappé que nous prenions nos distance avec cette société supra-naturelle.

J'avais compris. Même une intelligence moyenne aurait vu clair dans leur petit jeu.

– Vous me demandez d'être le père de votre enfant, c'est ça ?

– De nos enfants.

Je souris. Etait-ce de l'humour ? Après tout, nous en étions à notre huit ou neuvième verre de vin, sûrement davantage.

Pour me tirer d'embarras, Myriam expliqua :

– En fait, nous aimerions tomber enceintes en même temps.

– Et cela ne va pas poser un problème dans votre activité ?

– Non. Nous allons programmer nos naissances pour l'hiver.

Gwendoline ajouta, pragmatique :

– Ca nous laisse le temps de trouver le bon papa. Disons que, au printemps prochain, il faudrait que les jeux soient faits.

Elle sourit à ce bon mot qui lui avait échappé. Je n'en revenais pas.

Myriam s'excusa :

– Nous comprenons parfaitement que vous n'en ayez pas envie, enfin... je veux dire. Nos beautés ne trouvent peut-être pas écho dans votre libido.

Je rougis. Elles le remarquèrent très certainement.

– Mais, vous n'avez pas peur que... Que j'y prenne goût ?

– C'est là le gros sacrifice que nous allons vous demander, en fait.

Je ne voyais pas.
Les deux femmes dont j'étais un peu tombé amoureux me demandaient quand même de devenir le père de chacun de leur enfant – cela impliquait une relation avec chacune d'elles. J'allais tomber à la renverse. Je remerciais intérieurement l'artisan d'avoir fabriqué des chaises au dossier suffisamment solide et pas juste des tabourets inconfortables.

– L'idéal serait que nous ne nous rencontrions plus. Après.

Gwendoline, plus terre à terre, précisa :

– Bien entendu, nous pouvons nous charger de vous livrer les produits.

Après ça, comment voulez-vous que je me souvienne du dessert ? Nous avons un peu bavardé tous les trois, à nouveau sur la terrasse, juste éclairée par une demi lune. Ce fut certainement la plus belle soirée de ma vie. Nous ne parlions quasiment plus. Nous partagions une intimité où les mots sont de trop. Je ne connais qu'une seule façon d'être plus proche de quelqu'un.
Ce soir là, nous savions déjà que nous allions être amenés à nous revoir d'une façon... plus serrée encore.

Vint l'hiver. Cela nous arrangeait tout les trois. Je n'avais aucune raison d'aller me ravitailler dans ma ferme préférée. A part quelques choux, poireaux, navets et citrouilles - de quoi composer une bonne soupe - la production était limitée. En théorie, nous avions programmé le rendez-vous un peu particulier pour le début du printemps, aux environs de Pâques, qui tombait assez tôt cette année-là.

Je reçus un sms un soir. Les deux paysannes allaient atteindre leur pic de fécondation à la fin de la semaine. Nous étions Mardi. Il était convenu que je passerais le week-end à la ferme.
Il va sans dire que, déjà à cette époque, je parvenais à gérer mes émotions et réguler mes sensations. Je faisais la part des choses, approchant du détachement spécifique de la philosophie bouddhiste. Cependant, vivre ce moment si intense, si tendre, si particulier avec Myriam et Gwendoline me troublait suffisamment pour que je sois déstabilisé. Mes sensations interféraient malencontreusement avec ma raison. Il faut garder à l'esprit que si j'avais une capacité de raisonnement et d'analyse hors normes, j'avais aussi la possibilité de ressentir les émotions d'une manière plus intense.
N'allez pas imaginer un plan à trois dans le même lit ou des galipettes dignes de films X. Je fus toutefois mis à rude épreuve ; elles voulaient mettre toutes les chances de leur côté et je dus remettre le couvert plusieurs fois. Mais dans l'une ou l'autre chambre. Jamais ensemble. Non que cela les aurait dérangé, je pense même qu'elles y auraient trouvé un plaisir véritable : avoir cette impression de procréer tout en faisant l'amour entre elles, mais elles voulaient respecter un certain protocole. On n'était pas là pour s'amuser. Ce n'était pas l'aboutissement d'un désir, mais simplement un contrat à remplir.
Seulement... Les rapports humains, et en particulier ceux mettant en scène les parties intimes, se moquent bien d'une quelconque planification. Nous ne savons et nous ne pouvons dominer nos sensations, nos émotions. Je ne suis parvenu à les maîtriser que bien plus tard, longtemps après

savoir su gérer mes cellules. Mais j'y reviendrai.
Ces deux jours me bouleversèrent assez profondément et durablement.
A 24 ans, je n'étais pas un moine, même si mon investissement dans des études longues et complexes me donnait peu de temps pour m'adonner aux joies du sexe. Il m'était donc arrivé, quelques fois, de partager le lit, un canapé ou une banquette arrière de voiture en compagnie d'une demoiselle avec laquelle je n'avais pas échangé que des propos linguistiques. Si nous utilisions nos langues, ce n'était pas pour parler, soyons clairs. Mais jamais, au grand jamais, cela n'avait atteint les dimensions universelles que j'explorai en compagnie des deux paysannes.
Deux jours, c'était bien trop court pour explorer complètement leur corps. Du reste, elles me faisaient bien savoir que je n'étais pas là pour la plaisanterie et recadraient mes mains et ma bouche qui n'avaient, toujours en théorie, rien n'a faire en dehors de zones bien précises.
Seulement, il existe tout un monde entre la théorie, même savamment pensée et élaborée et une pratique qui n'est faite que de spontanéité, d'improvisation et de fougue. Au fil de nos ébats, je remarquai que nous nous échappions mutuellement de notre objectif primordial pour nous aventurer dans de nouvelles zones, toutes aussi érogènes que les points sensibles. J'en déduis qu'elles devaient, de leur côté, être pour le moins troublées de ce feu d'artifice.
Car c'en était un. Ou plusieurs, sans vouloir afficher une prétention qui confine au ridicule. Certaines sensations doivent rester discrètes, pour ne pas dire cachées.
Je rentrais le Dimanche soir, sac en bandoulière, tel un grand reporter rentrant du bout du monde avec plein

d'images chocs.
Trois semaines plus tard, nouveau sms. Visiblement, la nature n'avait pas fonctionné conformément à nos attentes. Il fallait recommencer.
Certains esprits pointilleux pourraient douter de la compétence de mes spermatozoïdes. C'était mal connaître les deux jeunes femmes, ainsi que moi-même, qui avait insisté pour passer un test en toute bonne foi. Oui, l'analyse était sans appel, imprimée sur une feuille à l'en-tête d'un prestigieux hôpital parisien. J'étais parfaitement fécond. Cela avait mis le doute dans leur esprit. Et si ça venait d'elles ? Quand même pas les deux à la fois.
Je les rassurais en leur confiant que, lors d'une première conception, le hasard joue gros jeu. Ce qui a eu pour conséquence de mettre davantage d'incertitude dans leur esprit.
Bref. Nous voilà reparti pour un nouveau week-end à la ferme. Autant le mois dernier, la météo était parfaite pour l'objectif fixé : vent glacial et bourrasques de pluie en rafales, cette fois c'était mai dans toute sa splendeur. Même le thermomètre se hissait bien au-delà des normales saisonnières. Un air de vacances flottait sur nos rapprochements. Vous le savez toutes et tous : une météo agréable vous donne moins envie de vous plonger dans vos tâches quotidiennes, du moins celles-ci sont entachées d'une légèreté peu propice au sérieux.
Nos ébats dégénérèrent assez rapidement. Il était clair que nous n'étions pas seulement là pour se faire rencontrer l'un de mes vaillants spermatozoïdes avec un ovule tout disposé à l'accueillir. C'était du sexe pour le sexe. Je suppose qu'entre elles, elles ne se l'avouaient pas.

Ce ne fut qu'à notre troisième tentative – mi Juin, temps orageux, nature exubérante – que le second jour, nous passâmes tous les trois la nuit dans le même lit.
A ce stade, il était trop tard pour faire machine arrière. Les corps avaient gagné face à des esprits trop faibles.

Il ne faut pas confondre mental et intelligence. Je savais depuis tout môme que j'avais des dispositions intellectuelles hors normes. Je m'en étais aperçu par le jeu des comparaisons. Il n'y a aucun autre moyen de savoir ce que l'on vaut. Si l'on agit tout seul, on peut battre tous les records du monde sans autant se rendre compte de nos capacités. Ce que l'on réalise nous semble parfaitement normal. Cela va de soi. Combien d'élèves doués, les fameux premiers de la classe au collège, se retrouvent relégués aux plus bas étages lorsqu'ils intègrent, lors de leur passage au lycée, des classes de niveaux où l'on a prit le soin de réunir les meilleurs éléments.
Le mental, c'est tout autre chose. Cela flirte avec la volonté, le caractère profond et inné de la personne. Les aptitudes neurologiques peuvent s'expliquer biologiquement, mécaniquement : des neurones en quantité suffisante et surtout des connexions qui fonctionnent parfaitement. Ce n'est, après tout, qu'une question de chimie.
Tout ce qui touche, de près ou de loin, à la conscience est déjà beaucoup plus ardu à délimiter par de simples réactions chimiques au sein de cellules.
Où et comment naît une idée, une pensée ?
Pourquoi certains sont plus doués ou imaginatifs que d'autres ? Cela n'est pas palpable ni calculable.
Une intelligence développée, c'est à dire une capacité à

pouvoir s'adapter, à changer de point de vue ; une facilité à analyser et synthétiser ce que nous captons par nos sens, permet de fortifier le mental – ou l'âme. Encore une simple question de vocabulaire.
Plus je vieillissais, plus je gagnais en pouvoir. Je parle ici du vrai pouvoir. Pas celui de l'argent ou de la simple domination. Le pouvoir que possède notre cerveau sur notre corps.
Car, il n'aura échappé à personne que le corps et ses sensations a une réelle influence sur notre cerveau et, par ricochet, sur notre mental. Là se situe la vraie bataille entre nos sensations et notre raison.
J'entends souvent cette maxime « ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort ». Je n'adhère pas, mais, d'une certaine façon, cela peut se révéler vrai. Les coups et les blessures aguerrissent notre volonté, construisant une sorte d'armure. Au détriment d'une meilleure sensibilité. Or, l'intelligence naît de notre capacité à sentir et ressentir les choses. Ainsi, cette volonté d'améliorer le mental se ferait au détriment de l'âme. Ne peut-on être fort et bon à la fois ?
En règle générale, nous atteignons notre maximum neurologique entre seize et dix-huit ans. Ce n'est, ensuite, qu'une longue perte régulière des milliards de neurones qui constituent notre patrimoine.
Je ne savais pas ce qu'il se passait dans mon cerveau, mais il était clair que je gagnais en clairvoyance et en pouvoir depuis mon dix-huitième anniversaire. Pas normal. J'optimisais peut-être mon capital. Possible.
Le cerveau commande tout. Indiscutable. Seulement, il est grandement influençable. Une vraie girouette. Le mental lui sert justement de béquille en le gardant sur les bons rails.

La conscience ou l'âme est le garde fou sans lequel les limites sont parfois franchies. On ne peut qualifier Hitler ou Staline de benêts. L'intelligence peut se mettre au service de la plus détestable méchanceté, de la cruauté la plus vicieuse et la barbarie la plus noire. Les pires atrocités ne sortent pas d'un cerveau limité. Le vice a besoin d'intelligence. Il faut, dans la bassesse, une certaine imagination.
A l'inverse, il semblerait que l'intelligence, du moins une capacité neuronale supérieure induise la méchanceté. Les espèces les plus vicieuses sont celles qui possèdent les plus gros cerveaux. A commencer par l'espèce humaine, capable non seulement d'asservir son environnement, mais d'inventer la guerre au cœur de sa propre espèce.
Mais, cela contredit ma définition de l'intelligence. Savoir s'adapter et non adapter son environnement. Jusque là, l'humain n'a donc pas utilisé son intelligence à taux plein.
On prétend que nous utilisons dix pour cent de notre cerveau.
J'avais soulevé ce débat lors d'une soirée passée à argumenter sur tout et rien en compagnie de Fabrice, situé sur l'échelle de mes relations à mi-chemin entre le véritable ami et le simple pote. Il était en compagnie de Romain et Guillaume, spécialistes eux aussi du cerveau.
Je m'étais rendu compte de deux choses, ce soir là. Premièrement : on connaissait mieux les méandres et le fonctionnement de l'Univers que ceux et celui du cerveau ! Un comble. Finalement, on ne connaît jamais vraiment ce qui nous est proche. Les cocus sont les derniers informés de leur infortune.
Deuxièmement, il n'y avait pas tant de différence que ça

entre la neurologie et l'astrophysique.
Fabrice avait avancé deux thèses, parfaitement contradictoire (un exemple d'intelligence – rien n'est ni tout noir ni tout blanc dans l'Univers).
Si l'on réfléchissait aux performances développées par des autistes Asperger, c'est à dire des personnes souffrant d'un comportement quasiment antisocial, repliés sur eux-mêmes et, par là, capables de se concentrer au-delà des limites normales, il était clair que notre cerveau était capable de calcul et de recherche dans notre mémoire bien supérieur à nos soit-disant capacités. Validation de la théorie des 10%.
D'un autre côté, plusieurs millions d'années d'évolution parviennent à la théorie contraire. Le cerveau est l'organe qui demande le plus d'énergie au corps. Pourquoi alors gaspiller tant d'énergie si chèrement acquise (n'oublions pas que pendant 99,99% de l'existence de notre espèce, nous étions plus proche de Cro-Magnon que d'un trader New-Yorkais) pour n'utiliser qu'une infime partie d'un organe si avide en énergie si précieuse ? Mauvais ratio, gâchis incompatible avec les théories évolutionnistes.
A titre de travaux pratiques, Fabrice m'avait inscrit sur un protocole d'examens neurologiques divers. Le sujet de sa thèse portait sur la transcription des données reçues par nos sens par le cortex cérébral. En résumé : comment d'une sensation naissait une idée. J'étais le candidat idéal au vu de mes prouesses cognitives.
Je restai ainsi trois jours bichonné par une équipe de médecins qui n'avaient pas perdu leur sens de l'humour et une brigade d'infirmières toutes plus sexy les unes que les autres et ne portant absolument rien sous leur blouses, de deux tailles trop petites tout en prenant sans arrêt des poses

suggestives. Non, je déconne. Sauf pour l'humour des carabins.
Premier jour. J'étais allongé sur la table du scanner, ligoté comme un saucisson bio pur porc. J'entends déjà Fabrice expliquer la suite des opérations : « nous allons donc scanner le cerveau du patient, afin de déterminer les zones mises en œuvre lors d'un apprentissage - ensuite nous pratiquerons une trépanation avant de tout conserver pour l'éternité dans une série de bocaux de formol».
Il se tourna vers moi, puis lança à la cantonade : « il va de soi que le patient doit être toujours éveillé et au maximum de ses capacités, y compris lors de la découpe du crâne... »
Je vous ai prévenu. Fabrice n'était sérieux que dans ses gestes et actions.
Deuxième jour. On m'a fait croire que Brigitte, la douce Brigitte, étudiante de troisième année, spécialisation maladies nerveuses, désirait tester une autre partie de mon anatomie que mon cerveau. Elle s'était prêtée au jeu de bonne grâce, si bien que, un moment, j'y ai cru. Me voilà donc à poil avec un ruban noué autour de la partie la plus intime de mon anatomie, et de grandes oreilles de lapin fixées sur ma tête, ouvrant discrètement une porte capitonnée. Son fantasme. Je devais alors la surprendre dans une salle de cours où elle préparait un cours magistral.
En fait, tout y était : la salle de cours et ses gradins en amphithéâtre d'une capacité de 150 places. Le bureau sur lequel étaient disposés les livres et rapports. Le tableau blanc, déjà parsemé de croquis et calculs et, accessoirement, un vieux professeur à barbe blanche et petits lorgnons et 150 étudiants de première année, déjà bien stressés par l'approche de partiels éliminatoires !

J'entends la lourde porte se refermer derrière moi avec ce cliquetis si reconnaissable du verrou que l'on tire pour empêcher toute retraite. Me voilà donc obligé de descendre la travée jusqu'au centre de l'amphi et courir comme un dératé vers la porte d'échappatoire, situé sur la gauche. Enfin, courir... sûrement pas ! Il y a un point commun entre le fait d'être poursuivit par un chien enragé et devoir se mouvoir dans le plus simple appareil devant une assemblée de 150 personnes totalement étrangères : courir ne fait que renforcer l'idée de jeu (la proie pour le chien) et une hilarité décomplexée pour les étudiants.
Cette interruption du cours du doyen (je l'appris plus tard) avait eu pour effet de faire tomber le stress des étudiants de moitié. Tant mieux.
Troisième jour. Un des complices de Fabrice, plus facétieux que les autres, eu la bonne idée de m'injecter un produit, heureusement inoffensif, mais qui avait la particularité de déconnecter tout le système nerveux central pendant une petite heure. Je ne sentais plus rien et mes mouvements, nullement stoppés (le tonus musculaire était encore opérationnel), désordonnés à tel point que quatre gaillards bien costauds m'entouraient au cas où j'en arriverais à me blesser malgré moi.
C'est une sensation que je ne souhaite à personne. L'impression de ne plus rien contrôler du tout. La version physique de la maladie d'Alzheimer. C'est à cette occasion que l'on a découvert que j'étais unique dans mon genre : les effets s'estompèrent au bout d'un quart d'heure. J'étais parvenu à contrôler l'action du produit par son éradication ou, du moins, son blocage d'une certaine façon.
Les résultats de mes séances de travail passées au scanner

eurent un effet surprenant.
C'est une chance que ce soit Fabrice, un ami comme on n'en rencontre plus guère, qui devait commenter les résultats. Mes performances étaient si déroutantes qu'il dût les amoindrir sinon j'allais devenir la mascotte de toute l'université et devoir poursuivre des tests le restant de ma vie comme cobaye de référence.
Je suppose qu'il se priva ainsi de l'écriture d'une thèse renversante, de la considération des siens et de toute la profession en entier pour me préserver. Chapeau.
Cette fois, j'avais la preuve tangible que quelque chose ne fonctionnait pas normalement dans mon cerveau. Par là, j'entends : nettement mieux que la moyenne, bien au-delà des normes admises. Je repoussais les limites.
Le nombre de connexions neurologiques est la clé de toute facilité de compréhension, d'analyse, de synthèse. Pas la peine de posséder des neurones en pagaille si ceux-ci ne communiquent pas entre eux.
Fabrice avait découvert (c'était justement le but de sa thèse) la double connexion. Un peu comme une autoroute où les deux voies ne seraient pas séparées. Un vrai bordel routier, mais une chance supplémentaire de collisions neuronales – là, il est préférable que les bolides se télescopent le plus possible.
Dans mon cas, c'était un vrai feu d'artifice. Et encore, la technologie actuelle ne pouvait pas observer tout dans son ensemble. Il restait des zones sombres. Un peu comme cette anti-matière qui représente plus de la moitié de la masse de l'univers. Qu'on ne voit pas. Dont on ne connaît ni les propriétés ni à quoi elle sert.
Mon cerveau était donc parfaitement normal, il ressemblait

à tous les autres – lors d'un scanner, par exemple. Simplement, les échanges électriques étaient multipliés par dix, par cent, par mille. Cela dépassait l'entendement.
Je ne voulais pas devenir un cobaye, un animal de laboratoire, m'aurait-on donné tout l'argent du monde. Du reste, et c'est bien connu, il n'y a pas d'argent dans le domaine de la recherche. Ainsi, parce que Fabrice était mon ami, on me laissa tranquille. Je voyais bien qu'ils étaient déçus, que je représentais une mine d'or pour eux. La quête du Graal à portée de main. Mais comme je ne suis pas ingrat, je venais passer un week-end par mois à l'institut de recherche appliquée dont dépendait les trois étudiants. Ils suivaient de près mon métabolisme si particulier. J'oeuvrais ainsi pour la science tout en me préservant d'éventuels désordres à venir. Une sorte d'assurance. On saura très vite que je n'en avais pas besoin. Du tout.

Ma vie au quotidien ne changea pas radicalement. Ce fut par étapes.
Myriam et Gwendoline finirent par tomber enceintes. Exactement comme elles le désiraient, à une ou deux semaines près. Pourtant elles accouchèrent le même jour. Elles s'étaient soudain synchronisées comme si un lien les unissait, une sorte de télékinésie entre les deux fœtus. Cela aura dû nous alerter.
Lydie et Laura. Deux ravissants poupons qui semblaient déjà sourire. On ne pouvait les confondre : elles étaient le portrait craché de leurs mères. On ne décelait aucun de mes traits sur leur visage. Loin d'être déçu, j'espérais leur avoir légué quelque chose de plus intérieur. Une partie de mon ADN, la plus particulière, la plus époustouflante.

Nous vivions ensemble. Un trio devenu quintet au fil des mois. J'avais reconnu les deux adorables bébés mais elles portaient le nom respectifs de leurs mères.
Je donnais un coup de main à la ferme. Je n'étais toujours pas doué de mes dix doigts. Je compensais par une acuité incroyable. Il me semblait voir les légumes pousser, les plantes respirer, transformer l'énergie du soleil en sucre. Bien sûr, c'était avec les humains que j'avais le meilleur contact.
En fait, pas exactement. Je devais me refréner car l'excellence fait peur. En revanche, j'étais assez doué avec les animaux. Les chats, spécialement, étaient intrigués par ma personne. Ils venaient se frotter à mes jambes, quémandant des caresses et me regardaient avec cette sorte de lueur dans l'oeil qui dénonce la curiosité et l'apaisement. Mais ce n'était pas tout. Myriam et Gwendoline avaient une jument qui s'apeurait d'un rien. Ma seule présence parvenait à la calmer.
Le plus improbable restait tout de même cette propension à approcher les animaux dits sauvages. Combien de fois, lors d'une balade, une biche ne s'enfuyait pas à mon approche, des oiseaux venaient se poser tranquillement sur mon épaule, des lièvres me couraient entre les jambes, une horde de sangliers stoppait tout net leur embardées pour venir me renifler. J'étais dans leur monde, apprivoisé en quelque sorte, comme un ami d'une autre espèce. Pas cet ennemi héréditaire que cinq millions d'années de prédation a éloigné définitivement du monde naturel. Une peur ancestrale. Je parvenais à gommer ce ressentiment. Je n'appartenais plus à l'espèce humaine. J'étais le spécimen d'une nouvelle espèce.

J'avais la capacité d'observer des détails infimes chez l'autre. Une réaction imperceptible du visage, un tic qu'on ne maîtrise pas, la lueur d'un regard. Toutes ces informations me renseignaient sur la personne avant même qu'elle n'ouvre la bouche.
A partir de ce moment-là, en quelques mots, à peine une ou deux phrases banales, j'en savais autant sur leur vie que leur entourage le plus proche. Je cernais leur personnalité sur le bout des doigts. Je m'adaptais. Combien de fois ai-je apaisé un conflit sous-jacent ?
Les rares fois où je devais me rendre en ville (Paris, Lyon, Dijon, Strasbourg), j'étais bien souvent confronté au stress permanent des habitants des grandes cités. Je le percevais nettement, comme des bulles à la place d'auréoles, qui gravitaient autour des personnes. J'avais envie de les rassurer, de les calmer. Je ressentais les ondes émises, noires, négatives, apeurées : tout le contraire des espèces dites sauvages, plus innocentes – même lorsqu'il s'agissait d'un redoutable prédateur. L'humain était malade de lui-même.
Au fin fond de la campagne bourguignonne, les gens étaient moins stressés par la trépidation de la vie moderne, mais ils participaient aussi à cette longue descente aux enfers qu'est devenue la communauté humaine. Nous allions tous périr non pas des suites d'une guerre atomique ni même des effets radicaux du réchauffement climatique, mais bien par cette incapacité à se parler, à vivre ensemble, à échanger. Ce que nous nommons solidarité. Nous avions déjà commencé.
Lydie et Laura fêtèrent leur dixième anniversaire.
J'avais noté une lassitude dans nos rapports avec leurs

mères. Sexuellement, elles étaient en couple, cela ne faisait aucun doute. J'étais devenu comme l'ami de la famille. Plus exactement, elles étaient un couple, avaient deux filles et j'en étais le papa. Une nouvelle forme d'organisation familiale. Cela fonctionnait parce que j'avais la capacité à ne pas me laisser envahir par mes désirs et ma passion. J'adorais les petites. Elles m'adulaient. J'étais leur héros, et bientôt sûrement, je deviendrais leur prince charmant. Mais je m'ennuyais à mesure que mes capacités augmentaient.
C'est certain : la supra intelligence ne rend pas heureux. Bien au contraire.
J'avais déjà remarqué n'avoir jamais été malade.
Aucun souvenir d'avoir consulté le moindre médecin.
Il me semblait être perpétuellement en forme, sans aucun désordre intérieur. Pourtant, je ressentais la douleur et lorsque je me coupais, ma blessure devait cicatriser comme n'importe qui, mais beaucoup plus rapidement dans mon cas. Je n'étais donc pas un super héros dont les cellules étaient toutes puissantes.
Lors des examens que je passais dans l'unité spéciale du département neurologie du CHU où officiait Fabrice, j'en apprenais autant qu'eux.
Petit à petit, ils déchiffraient comment fonctionnait mon cerveau. Je suis devenu très calé au milieu de toutes les circonvolutions que nous possédons toutes et tous. Mais je ne vais pas faire un cours trop complexe.
Pour résumer, la partie la plus importante... Justement, il n'y a pas de partie plus importante qu'une autre. Tout est essentiel car, ce n'est pas le nombre de neurones qui importe, mais leurs connexions. Les fameuses synapses. Chacune de ces sortes de transmetteurs offrent des milliers

de connexions différentes à chaque neurone. Mais il faut reconnaître qu'une petite boule, située au cœur du cerveau demeure essentielle : l'amygdale.
C'est le centre des émotions. Le lien entre nos sensations et notre conscience.
Pour faire court, il est prouvé que l'intelligence pure est cette capacité de prendre la bonne décision en toute connaissance de cause et le plus rapidement possible.
Cela implique que nos sens fonctionnent le plus précisément possible. A commencer par la vue, ensuite l'ouïe – les deux liens avec l'extérieur que nous utilisons encore à leur juste valeur.
Vous connaissez tous, je suppose, le test du lapin canard ou celui de la vieille dame. Un seul dessin peut être interprété de deux manières différentes. C'est aussi le cas du logo Carrefour que l'on peut voir comme un C en négatif ou une sorte de flèche orientée à droite.
Il y a aussi cette petite vidéo très intrigante et déstabilisante : lors d'un match de basket on vous demande de compter le nombre de passes entre les joueurs. Au milieu du petit film, un joueur habillé en gorille traverse l'écran, bien en évidence et prenant tout son temps. La majorité des spectateurs ne le voient pas ! Bien sûr, si on n'est pas concentré sur le ballon, on ne peut pas le louper.
Tout n'est qu'une question d'attention. Savoir utiliser ses sens, ce n'est que ça : ne pas se laisser distraire. C'est valable pour n'importe quelle expérience de vie. A commencer par la passion, jouant le même rôle que le prestidigitateur qui oriente votre attention loin du tour de passe passe qu'il effectue pourtant devant votre nez. Ne surtout pas se laisser submerger et abuser par, non pas nos

sens qui, eux, sont purement objectifs, mais par l'interprétation qu'en fait le cerveau.
On peut parler aussi du subliminal. Ces images, ces sons qu'on voit, qu'on entend, enregistrés par notre ordinateur central sans nous en rendre compte. Et que dire de ces amputés qui sentent encore leur membre disparu ?
Le cerveau trie sans arrêt – sinon, il ne pourrait traiter toutes les informations qu'il reçoit.
Il se trouve que j'ai la capacité de traiter plus d'informations que la moyenne et que j'ordonne de façon plus active ce que je retiens. Face à un travail intellectuel, mes connexions sont plus nombreuses que la moyenne.
Les stimuli, venant de mes cinq sens, sont mieux traités, d'une manière plus objective puis, parfaitement organisés, classés.
J'ai également une capacité de calcul hors normes. Ce qui permet, à chaque milliseconde de prendre la bonne décision.
Comment fonctionne l'intelligence ?
En gros, elle analyse les données que nos sens récoltent et les projette dans un avenir plus ou moins proche. Ils sont traités par le filtre de notre mémoire, de notre expérience et notre raison, notre logique propre. Cela aboutit à plusieurs milliers, parfois plusieurs millions de possibilités différentes en fonction du choix que nous allons faire.
Au bout du chemin, je prends plutôt à droite ou plutôt à gauche ? Sur quel pied je vais tourner ? Comment régler ma respiration ? Où vais-je diriger mon regard ? Quel son je vais sélectionner parmi tous ceux à ma disposition ? Comment interpréter les informations que ma peau récolte ? Et les odeurs qui me parviennent.

Tout un ensemble de sensations qui, à chaque milliseconde, influence plus ou moins une prise de décision.
Plus le cerveau pourra calculer de possibilités, meilleure sera la bonne décision. Chaque décision oscillera entre une récompense ou une punition à venir. Bien entendu, nous sommes programmés pour recevoir le maximum de récompenses – sauf les cas pathologiques de masochistes.
L'unité de Fabrice avait donc découvert ma capacité de calcul hors normes. Je pouvais, à tout instant, me projeter dans l'avenir et choisir en fonction de milliers de paramètres la meilleure des solutions envisageables. Comme un champion d'échecs qui extrapole chaque coup jusqu'au possible dénouement final.
Mais il y encore mieux.
N'importe quel cerveau commande, par le biais des nerfs et d'impulsions électriques, à tous nos muscles. C'est la base de notre fonctionnement.
On reçoit des informations par nos sens, on les analyse, puis on agit par le biais de nos muscles.
Le cerveau prend la grande majorité de ses décisions sans y prendre conscience. Notre respiration, les battements de notre cœur sont régis par notre cerveau, mais sans avoir besoin de notre volonté. Imaginez être obligé de *penser* à respirer. C'est tout simplement impossible. C'est une véritable horloge qui n'a pas besoin d'être remontée.
On a même constaté que penser à un geste précis en le faisant le rend plus malaisé. Faites vous-même cette petite expérience : penser fortement aux gestes précis qu'il faut faire dans une action toute simple, comme marcher. Réfléchissez à tous les muscles mis en jeu et au principe même de la marche : la position précise du pied, le contrôle

de l'équilibre, la respiration, etc. Il est fort probable que vous ne marcherez pas droit !
Dans mon cas, mon cerveau ne régule *pas que* les fonctions automatiques de mon corps. Il va au-delà. Bien au delà. Il agit sur mon propre ADN.
Il fonctionne à la manière du contrôle de la pression sanguine ou de la respiration. Ma volonté n'a aucune espèce d'importance dans le processus, mais, tout comme pour la respiration, je peux forcer les choses. J'ai appris à le faire, comme lorsqu'on régule sa respiration d'une façon non naturelle ou ces moines Bouddhistes capables de ralentir leur pouls.
Je parviens donc à agir sur mon ADN par le biais de neurotransmetteurs qui envoient des molécules particulières, sortes de protéines au cœur même de mes chromosomes. Ils codent l'une ou l'autre des protéines impliquées.
Notre ADN, ce n'est plus un secret pour personne, est en quelque sorte à la fois le plan et le mode d'emploi de notre métabolisme. C'est à lui que l'on doit notre couleur de peau ou celle de nos yeux, la forme de notre nez ou la grandeur de nos oreilles. Mais c'est aussi lui le responsable du fonctionnement de notre organisme. Certains seront avantagés dans certaines fonctions, ils courront plus vite, seront plus souples, plus forts, plus résistants.
Il arrive parfois que l'on se casse les os. Une fracture du bras ou de la jambe est parfaitement possible et démocratique : pas besoin de dévaler une piste de ski ni de pratiquer le parapente pour chuter bêtement dans les escaliers (ces accidents domestiques qui sont la cause numéro un des accidents mortels chez les personnes âgées

et les moins de quinze ans). On plâtre et on attend que l'os se ressoude. Tout ça grâce à notre ADN qui code la bonne protéine pour « fabriquer » de l'os, comme si on était encore enfant et qu'on ait besoin d'atteindre notre taille adulte.
Cela se fait sans qu'on y pense. Notre volonté n'est pour rien là-dedans. Il y a quelque part dans notre génial cerveau un partie qui détecte la blessure et actionne le bon levier.
J'en étais là, moi aussi. Mais pour quelque chose de bien plus spectaculaire que la soudure d'un os.
L'année de mes quarante ans, en voulant actionner une poignée qui résistait, mon poignet m'a soudainement lâché, ma main a ripé et mon index fut sectionné net, broyé dans la lourde porte en acier. Irrécupérable. Aucune greffe possible.
On a cautérisé la plaie aux urgences et je suis sorti le soir même avec une belle poupée à mon doigt gauche. Le pansement devait être changé tous les jours pendant deux semaines.
Le jour où l'on enleva les bandages, je remarquai qu'il restait une croûte au bout du moignon. Le professeur en charge de mon opération me rassura : il arrivait, parfois, qu'un début d'ongle se reforme à l'endroit où devait se trouver l'index. Soit.
Je regardais avec étonnement l'ongle augmenter de taille jusqu'à devenir un véritable ongle, comme si un doigt existait. Cette fois, le professeur ne comprenait plus rien. Mieux encore : au bout d'un mois, je constatais que mon doigt... repoussait. Il lui fallut un an et demi pour atteindre sa taille normale. J'avais fabriqué les deux phalanges manquantes parce que mon cerveau avait agi sur l'ADN responsable de la régénération des tissus.

Elysia Marginata est une sorte de larve qui semble être le seul animal au monde à être capable de faire repousser certains de ses organes. Vraiment tous, y compris son cerveau ! Preuve que l'ADN est plus forte que notre cerveau.
Je continuais à passer des tests et quelques examens dans le service de Fabrice. J'étais leur mascotte. Un article sur mon cas très très spécial fut publié dans la plus prestigieuse revue médicale quelques années après l'histoire de mon index. Sous couvert de strict anonymat – jamais aucun journaliste n'a rien su -, j'étais devenu en quelques semaines la star mondiale des journaux télévisés qui avaient relayé l'information sensationnelle : quelqu'un, sur cette planète, était capable de se guérir lui-même de n'importe quelle maladie.
Je passe sur les prouesses de mon cerveau en ce qui concerne mon système sanguin. Je pouvais, à la limite, manger n'importe quoi, mon taux de cholestérol n'augmentait pas. En réalité, mon cerveau commandait à mes sens. Dès que j'atteignais le seuil critique, mes papilles et autres glandes entrant dans le processus de l'appétit réagissaient en me faisant dégoûter de tel ou tel aliment. Ainsi, au fil de mon vieillissement, j'abhorrais de plus en plus les aliments trop salés ou trop sucrés. Je ne supportais que modérément l'alcool, juste deux ou trois verres de vin par jour. Mon hygiène de vie était *forcément* contrôlée. Je le sentais. Ca ne m'empêchait pas de faire des excès. Mais, à la gueule de bois ordinaire et post-festive s'ajoutait un sentiment de malaise au moment même où je dépassais les limites. Du reste, mon estomac réagissait à tous les abus, quels qu'ils soient : je n'ai jamais autant été sujet aux

vomissements qu'après cinquante ans : une véritable femme enceinte !
Mais ce qui passionnait les chercheurs du laboratoire de Fabrice c'était mes cellules grises.
Elles se comportaient comme des cellules cancéreuses. Pouvant se multiplier sans cesse.
Nous avons tous un même patrimoine de neurones à la naissance que nous faisons progresser jusqu'à notre stade adulte, aux alentours de vingt ans. Ensuite, nous perdons résolument notre patrimoine. L'impression de savoir davantage de choses ou d'être plus performant n'est qu'une illusion liée à une meilleure configuration de ce qui nous reste, des connexions optimisées et surtout, une meilleure mémoire due à l'expérience grandissante, qui nous fait prendre les bonnes décisions après une analyse plus pertinente.
Avant que je ne devienne le pavé qui éclabousse la grande mare de la recherche médicale liée aux différents cancers, les neurologues avaient déjà démontré qu'il était fort possible qu'une partie de nos neurones puisse se dupliquer, même à l'âge adulte. Mais ce n'était qu'une infime partie de notre potentiel. Or, chez moi, toutes les cellules cérébrales semblaient en pleine forme, en pleine jeunesse et se multipliaient comme si j'abordais ma croissance.
C'est le principe de toute cellule cancéreuse : elle se développe égoïstement, en ravageant tout autour d'elle. Elle n'a aucune limite. Ma performance inouïe était de pouvoir auto-réguler ces bolides. Je fabriquais ainsi des neurones en veux-tu en voilà sans qu'ils ne se répandent partout comme une armée avide de victoires.
Les chercheurs buttaient sur ce cas unique. Comment mon

métabolisme parvenait à limiter le développement des cellules folles ? Quel système entrait en jeu pour contrôler leur évolution ?
Un matin de printemps, le cœur de Fabrice s'arrêta. Tout simplement parce qu'il avait battu suffisamment de fois. Il avait 87 ans. J'approchais des 90. Et me sentais en pleine forme.
Dès lors, les recherches s'orientèrent sur ce fameux Graal que l'humanité a toujours voulu atteindre : l'immortalité.
Je continuais à me rendre tous les deux mois dans les laboratoires qui avaient, au passage, été auréolés d'un superbe prix Nobel pour leur travaux sur les cellules cancéreuses. Leurs avancées, grâce à mon cas, avaient déjà permis de stopper une dizaine de cancers, prolongeant la vie de centaines de milliers de personnes.
Là, une question d'étique se posait : il n'était pas question que l'humanité ne meure plus. Cela allait en contradiction fondamentale avec les théories de Darwin. Il faut, pour qu'une espèce évolue ou, tout simplement, perdure, que ses membres se renouvellent. Ainsi, il n'existe aucune cellule constituant notre corps qui ne vive aussi longtemps que nous mêmes. On s'accorde à dire que notre métabolisme n'a jamais plus de dix ans. Le chanteur avait donc raison.
D'autre part, il n'est pas sain de ressasser sans fin les mêmes idées. A moins d'être suprêmement intelligent, de savoir et pouvoir s'adapter sans arrêt, se remettre en question, en un mot : évoluer soi-même.
Je fêtai mon centième anniversaire avec tristesse. Aucun de mes amis n'était présent et pour cause. Mes parents avaient disparu à deux ans d'intervalle, approchant le siècle. Fabrice, Myriam et Gwendoline les avaient suivi quelques

années plus tard. Si je m'étais fait de nouvelles connaissances, celles-ci ne pouvaient être qualifiées d'amis. Il n'y avait plus cette connivence, cette confiance totale que l'on attend de gens très proches. Je partageais de moins en moins de choses avec mes contemporains. Là étaient les seules limites de mon intelligence : je n'arrivais plus à m'adapter aux mœurs nouvelles. En réalité, ce n'étaient pas les comportements humains qui changeaient, mais plutôt la façon de les éprouver.
Amour, haine, jalousie, envie demeuraient immuables, ancrés dans notre ADN. Seule la manière dont nous les éprouvons s'accorde au paysage technologique et sociologique qui, lui, change sans cesse. On invente toujours plus d'objets censés améliorer les anciens gadgets devenus très vite obsolètes. On fabrique tant et plus de nouvelles machines et robots qui doivent supplanter les anciennes versions, jugées pas assez écologiques, sans s'apercevoir que ce principe de fuite en avant n'a rien d'écologique.
L'intelligence artificielle avait fait des progrès considérables et nous nous acheminions vers une société de plus en plus déconnectée du naturel. Nous étions en train d'abolir le macrocosme pour le remplacer par une version entièrement générée par l'humain, tout comme nous avions déjà profondément modifié le paysage : champs, villes, routes, jusqu'aux forêts et les parcs nationaux.

Prétendre que les plus grands dictateurs ou les tueurs en série sont des personnes douées d'intelligence est faux. Si ce ne sont pas des abrutis finis, ils se servent de leurs neurones contre l'humanité, ce qui en soit est un signe de

bêtise. C'est comme se tirer une balle dans sa propre jambe. On peut le faire avec précision, avec méthode, cela reste tout de même d'une grande stupidité. Etre méchant serait plutôt le signe d'une faiblesse, d'une carence. On se venge de l'amour que l'on est incapable de donner ou d'inspirer. Faire preuve d'intelligence c'est aller vers les autres. Partager. Tolérer. Comprendre. Essayer de modifier les choses dans le bon sens.
J'avais consacré mon premier siècle à devenir un homme meilleur, j'allais commencer mon second par partager ces dons.
Je m'étais rendu compte qu'il était possible d'avoir une influence sur mes proches – ça, tout le monde en est capable. La confiance et la considération vous donnent un ascendant appréciable. Je pouvais devenir une sorte de guide, d'accompagnateur sur la route du bien. Car, bien sûr, c'est à chacun de faire le travail : personne ne pourra se substituer à quiconque, sauf dans le cas de dictatures et l'on sait par expérience que cela ne marche pas. Vouloir le bonheur d'autrui contre leur volonté.
Le seul frein qui me retenait restait de n'être pas connu. J'aurais été un acteur réputé, une star du foot, un politique adulé ou un entrepreneur méritant, j'aurais fait déplacer des foules. Ca ne m'intéressait pas. La foule me faisait peur, elle m'a toujours paru suspecte.
Une foule, c'est une entité faite de milliers de cellules, comme le corps humain, comme n'importe quel être vivant. Or, on ne demande pas son avis à l'une ou l'autre de nos cellules : elles font ce qu'elles ont à faire pour le bien de l'ensemble. Une foule ne pense pas, du moins pas par chacun de ses composants. Quelque chose de supérieur, de

rassembleur fait office de conscience. Il est très dangereux de manipuler, d'orienter, de convertir, de conditionner les masses. On pense à sa place. Tant qu'il s'agit d'union pour le bien de l'humanité, de venir en aide aux plus démunis, aux victimes de séismes, se rassembler vers un projet supérieur, tout va bien. Mais dès que l'on commence à faire marcher la foule d'un seul et même pas, ça dérape assez rapidement.
Je préférais donc nettement le bouche à oreille au porte-voix.
Ma force de persuasion était à la hauteur de mon intelligence : grande capacité à sentir et ressentir les personnes autour de moi, savoir comment elles réagissaient, comment elles pensaient. Rien à voir avec de la télépathie. Je pouvais scanner leur cerveau en analysant tout ce qu'elles laissaient transparaître dans leur attitude, leurs gestes et, bien sûr, en décodant leur langage, ce qui était dit, comment et dans quel ordre mais aussi tout ce qui était tu.
Tel un prophète des temps modernes, un Jésus 2.0, je prêchais la bonne parole. Je n'ai rien inventé. Tout était déjà écrit dans les livres depuis belle lurette. Amour de l'autre, tolérance et compréhension. Amour, respect et protection de notre environnement, dont nous sommes les enfants, les héritiers. Amour de notre espèce enfin, en voulant mutualiser, coopérer, agir de concert, aider les plus faibles et partager les richesses, toutes les richesses.
Et cela fonctionna. Au delà même de mes espérances les plus folles. Il faut croire que nous avions atteint le bon moment. La tache d'huile se répandit comme une traînée de poudre.

Léopold et Marius étaient deux jeunes garçons qui n'avaient

pas vingt ans à eux deux. Ils furent mes disciples, mes apôtres. Renouer avec du lien, profiter des choses simples, vivre entre modestie et humilité et pourtant faire de grandes choses. Ils sont à l'origine d'un jeu qui connut son heure de gloire assez rapidement.
Benefits fut le premier jeu vidéo qui n'était pas virtuel. On marquait des points, on grimpait dans le classement des Benefit human, une sorte de palmarès récompensant les personnes les plus méritantes. Cette sorte de top50 à échelle humaine était ensuite déclinée un peu partout : on retrouvait son portrait sur les emballages de divers produits, dans les vitrines des magasins, à l'arrière des bus, sur d'immenses affiches, mais aussi en pop-up sur les écrans de smartphone. Ses lauréats étaient invités dans les plus prestigieuses émissions de télé, ils participaient en tant que guest dans les films, devenaient les mascottes des rencontres sportives.
Le principe est d'une simplicité d'un enfant de neuf ans, l'âge des deux inventeurs. Vous faites le bien autour de vous et vous récoltez des points.
Aider une personne âgée à traverser la rue vous rapporte quelques points. Lui faire ses courses volumineuses davantage. Promener les chiens pour celles et ceux qui ne peuvent plus sortir de chez eux, faire leur ménage. Léopold et Marius avaient listé, au départ, plus de mille cinq cents cas où l'on pouvait gagner de un à 500 points, selon les circonstances.
Très vite, on commença à s'échanger des cartes à l'effigie des lauréats. Et puis une version « adulte » vit le jour. Les gains étaient identiques, mais les actions décuplées.
Accueillir un SDF, mieux traiter ses employés, prendre ses responsabilités, ne plus mentir ni se défiler, renoncer à la

violence. Avoir la capacité de pouvoir se mettre à la place de l'autre, de le comprendre, de l'aider.
En quelques mois à peine, on vit, tout autour de la planète, mais plus particulièrement dans nos sociétés dites avancées, nord occidentales, où cette solidarité n'est plus de mise depuis que l'égocentrisme aidé des progrès technologies a ravagé le simple bon sens de vivre ensemble, on vit à nouveau les gens se soucier de leur voisin, donner de leur temps et d'eux-mêmes à de parfaits inconnus.
Ce cercle vertueux permit à l'immense majorité d'y prendre goût. Au début, on « jouait » à être un bon samaritain, sans réellement éprouver de la compassion. Cela restait un simple jeu comme tant d'autres, où la satisfaction et l'orgueil du gain était la seule et unique motivation. Comme Pascal, on répétait les gestes de la Religion, un point c'est tout. Mais, très vite, on se prit au jeu. Les plus indécrottables s'aperçurent qu'ils éprouvaient une certaine jouissance à répandre le bien autour d'eux.
La reconnaissance est le plus haut salaire que l'on peut mériter, une médaille d'un métal plus précieux que l'or. Le mot « merci » devint à la mode. On s'en gargarisait jusqu'à plus soif – en y ajoutant « you're welcome » ou « de rien », « c'est tout naturel », « je vous en prie », « c'est mon plaisir ». Pour la première fois, faire plaisir donnait du plaisir à celui ou celle qui en était le contributeur.
En quelques années, de nouvelles valeurs s'imposèrent au quotidien. Il devenait honteux de continuer à polluer sans vergogne, de maintenir une vie égoïste, d'être un salaud ou un méchant sans raison. On montrait les inconvenants du doigt, ils étaient moqués, rabaissés. Sans méchanceté, cela aurait valu des points en moins. Bien entendu, la grande

entreprise, alliée du libéralisme dont les fondations sont à l'extrême opposé, s'empressa de récupérer le mouvement, tout comme ils l'avaient déjà fait, comme ils l'avaient *toujours* fait auparavant avec le bio, le green washing. On communiqua sur ces nouvelles tendances, mais, pour une fois, les gens ne furent pas dupes. Il fallait du concret, plus uniquement des paroles en l'air.
Les politiques qui ne l'avaient pas assez vite compris furent hués et dénoncés à chaque scrutin. Une nouvelle classe émergea en moins d'une génération. Le monde était en train de changer. Enfin.
Pas besoin d'une humanité supérieurement intelligente à mon image, ni même de recours à l'intelligence artificielle dont on sentit immédiatement les dangers et les faux-semblants. Les comportements changèrent. Par exemple, les maisons de retraite commencèrent à se vider, de nouvelles structures virent le jour pour les personnes trop dépendantes et qui avaient réellement besoin d'un personnel qualifié. Ce n'étaient plus des mouroirs mais des petits villages où l'humain reprenait toute la place.
Plusieurs projets de plus petites structures virent le jour. D'abord l'entreprise. Les multinationales furent boycottées et celles qui ne se fracturèrent pas en milliers d'entités diverses, sous une forme de fédéralisme, disparurent du paysage économique.
En parallèle, la petite ou micro entreprise déferla. Par un projet de loi qui simplifiait à l'extrême les démarches et les contraintes administratives, il y eut soudainement des milliers, des millions de structures n'employant que leur auteur, aidés d'un ou deux collaborateur. Le subterfuge consistait à administrer ces entreprises comme si leur

manager était un salarié de la société. Un peu le principe du chèque emploi, carrément celui de l'organisation cellulaire.
Cependant, cela n'allait pas assez vite pour ce raz de marée qui déferlait dans les consciences. Tout le monde commençait à se rendre compte que le principe même de l'argent était caduc, obsolète, dépassé.
C'est ainsi que les grandes banques internationales finirent par supprimer tout bonnement l'argent.
Dès lors, tout changea. On ne pouvait que léguer d'autres valeurs à ses enfants qu'un simple chiffre sur un compte. Bien entendu, cela ne supprima pas la méchanceté et son plus fidèle lieutenant, le mensonge, mais on était sur la bonne route.
Humilité et modestie devinrent des vertus universelles. Chacun s'y raccrochait pour le bien de tous. Il y eut des échanges. On se parla davantage. On ralentit.

Je traversai les âges, les siècles. Mes cellules se renouvelaient sans cesse. Mais je commençai à me lasser. Etre suprêmement intelligent force à mieux percevoir les choses et les gens. Je pouvais scanner leur esprit. Et ce que j'y voyais me désolais encore et toujours. Je pense que si l'humanité n'avait pas prit ce tournant alors que je n'étais pas à la moitié de mon potentiel, je n'aurais pas voulu continuer ainsi. Ce virage solidaire m'apaisait, mais je n'étais pas franchement heureux.
La plupart des enfants doués sont souvent moroses, tristes, accablés. On suppose que cette maturité avant l'heure est la conséquence de leur meilleur entendement. Ce n'est pas faux. Etre trop sensible à son environnement rend forcément mélancolique lorsque celui ci est aussi dégradé

que peut l'être le nôtre.
Pollution, massacres, tricheries, méchanceté gratuite, cruauté envers les animaux et les hommes, guerres, combats, haine et mensonges. Toute cette noirceur relayée sans trêve aux informations, cet égocentrisme à tous les étages, ce désir de se repaître du malheur des autres pour se réconforter de sa propre bassesse, tout cela est difficile à accepter si l'on se projette vraiment dans le vécu des autres. Un surdoué sent davantage ces choses là. Il les ressent, il les vit. Il voit réellement le monde partir de travers. Ce qui arrive à l'humanité toute entière lui arrive à lui, personnellement.
A quoi bon continuer à vivre dans un réel insupportable ? L'espoir peut-il avoir raison d'une impuissance à changer les choses et les gens ? Il n'y a pas d'issue. Seules deux solutions : ou vivre égoïstement, en fermant les yeux et se bouchant les oreilles à toute forme de malfaisance ou bien se donner la mort... en espérant que tout cela finisse une bonne fois pour toutes. Que l'écho des pleurs de chagrin et des cris de douleur cesse enfin. Rechercher le calme, définitivement.
Le monde dans lequel je ne vieillissais plus s'arrangeait, je le constatai chaque jour. Mais, en même temps, je ressentais davantage ce qu'il restait de sombre et d'obscur. C'était ma façon de vieillir. Mes cellules n'avaient pas plus de dix ans pour les plus anciennes, mais ma conscience devenait lourde de tous les péchés des hommes. Mon âme avait des cheveux blancs.
Combien de temps faudrait-il encore attendre avant que l'humanité n'accède à un niveau de conscience supérieure ?
J'étais, à ma connaissance, le seul exemplaire d'une

conscience éclairée. Mes deux filles avaient grandi, avaient vécu, élevées par leurs mères.
L'une était devenue astrophysicienne, spécialiste des trous noirs et avait obtenu l'équivalent du Prix Nobel pour ses travaux sur les mondes parallèles. Elle n'était donc pas stupide, mais n'avait jamais éprouvé les sentiments que j'avais. Nous nous étions croisés à plusieurs reprises, comme deux membres lointains d'une famille. Je n'étais finalement qu'un géniteur. Pas un père.
L'autre avait suivi un tout autre chemin qui, en son temps, aurait été largement moqué, mais les choses avaient changé. Elle suivait le destin maternel, mais en se retirant de la communauté. Elle était partie un beau matin sans monter dans un avion, mais en prenant le bateau pour traverser l'Atlantique, comme on le faisait encore au début du XXème siècle. Depuis elle vivait parmi une tribu épargnée au cœur de l'Amazonie. Je n'ai jamais eu de ses nouvelles. J'espère qu'elle va bien et qu'elle a eu une vie riche. Finalement, c'est peut-être elle qui a hérité de mon pouvoir neuronal. Mais, peut-être trop misanthrope pour continuer à subir la déliquescence du monde moderne, elle avait préféré vivre autre chose. Etre utile à d'autres gens qui avaient choisi, du moins grandi, dans un autre monde, parfaitement ignoré de nos sociétés technologiques. C'est son choix. Je le respecte. Peut-être que si plusieurs personnes de ma trempe avaient répandus leur façon de voir dans notre monde, tout aurait été différent. Qui sait ?

Je sors de l'appartement. Dans la rue, quelques passants me saluent d'un geste discret, à peine perceptible. Ils me

signifient qu'ils ont perçu ma présence, que celle-ci ne leur est pas antipathique, mais sans aller au-delà des convenances. Parfois, lorsque le hasard nous met en face l'un de l'autre, nous nous hasardons à émettre quelque commentaire sur l'existence, le plus souvent d'ordre météorologique. Rien de plus. Ni moins. Je longe la rue de la République plein nord, puis tourne à gauche, un angle droit, pour rejoindre le centre ville. La rue Mozart ressemble à s'y méprendre à celle que je viens de quitter. Etrange sensation. Instinctivement, je me retourne. Tout semble pourtant dans l'ordre. Je bifurque maintenant à nouveau à gauche, mais dans un angle moins prononcé. Et voilà que je suis à nouveau dans cette même rue. Je m'arrête. Cela est impossible. Physiquement impossible.

Je fais demi-tour et retourne dans la rue Mozart qui n'était déjà plus elle-même. Toujours le même paysage. J'emprunte alors une rue à droite, qui devrait être l'impasse Albert Camus... Et me retrouve toujours dans cette maudite rue de la République. Pas possible. J'essaie toutes les possibilités qu'offre les différents échappatoires. Incroyable ! Je suis comme prisonnier de ma propre rue.

Je jette un œil à ma montre. Mon poignet est nu. J'ai dû l'oublier chez moi. Je remonte au numéro huit. J'ouvre la porte. L'horloge de l'entrée n'est plus là. Ma montre, oubliée sur la table de nuit a, elle aussi, disparu. Pareil pour le radio-réveil. J'allume l'ordinateur. Dans la barre des taches, la date et l'heure ne s'affichent pas. J'ouvre les paramètres, mais il m'est impossible d'accéder aux réglages de base. Je lance mon navigateur internet, mais j'ai déjà un doute profond. Du reste ce n'est plus un doute, mais une certitude. Je me rends compte qu'il est désormais impossible d'avoir

une idée du temps.
Comme si celui-ci avait disparu.
Comme s'il s'était arrêté.
La fin du temps.
La fin des temps.
Stop. Rembobinez !

Tout se fige soudain. J'ouvre la fenêtre et plus rien n'existe.
J'ai alors à nouveau douze ans.
Je viens de renoncer à appuyer sur cette sonnette de la nouvelle adresse de Nathalie Pelletier, dans une ville voisine. Je suis comme effrayé soudainement par mon audace. Je pars en courant en oubliant de refermer la grille qui grince. Je traverse la rue sans regarder, ni à gauche ni à droite. C'est à ce moment que le bus numéro 38 manque de me renverser. J'entends le coup de klaxon résonner dans mes oreilles et l'air furieux du chauffeur, un moustachu à lunettes qui, lui aussi, a eu la peur de sa vie.
Seulement, en réalité, il n'y a pas eu de coup de klaxon. Le chauffeur, Etienne Martin, vingt-cinq ans de métier, marié à Simone Grandin, père de Noémie et Louis Martin, devenus madame Capieux, secrétaire de direction et le docteur Martin, neurologue spécialiste des troubles du sommeil. Etienne Martin n'a pas pu, ce jour-là, stopper à temps. Une fraction de seconde dans ses réflexes, des plaquettes de frein usées, le revêtement de la rue qui manque d'adhérence. Un gamin d'une douzaine d'années est carrément venu se jeter sous ses roues. Impossible d'arrêter un bus de huit tonnes plus les six cents kilos de passagers à temps. Le choc ne fut pas si terrible pourtant. Un simple ploc. 40 kilos

contre 8 tonnes et demi, ça ne fait pas bien lourd. Le corps du pré-adolescent ne s'est pas imprimé sur la carrosserie. Aucune trace. Pas même au sol. Pas de sang. Celui-ci s'est écoulé à l'intérieur. Hémorragie interne.
J'étais encore vivant quand l'ambulance est arrivée, moins de quinze minutes plus tard – il n'y avait pas d'embouteillage dans cette paisible petite ville à cette heure-là de la journée.
Je respirais encore quand on m'a admis aux urgences du centre hospitalier le plus proche, huit minutes plus tard.
Mon cœur battait toujours quand on a diagnostiqué un trauma crânien sévère.
Le temps ne s'écoule pas de façon linéaire.
Je suis resté dans le coma pendant seulement 28 heures. A peine plus d'une journée. Pendant laquelle, j'ai pu vivre toute une vie entière. Et si longue. Et si belle.
Je ne regrette rien.